

La lettre du Chemin des Dames

39

Revue éditée par le Département de l'Aisne / Avril 2017

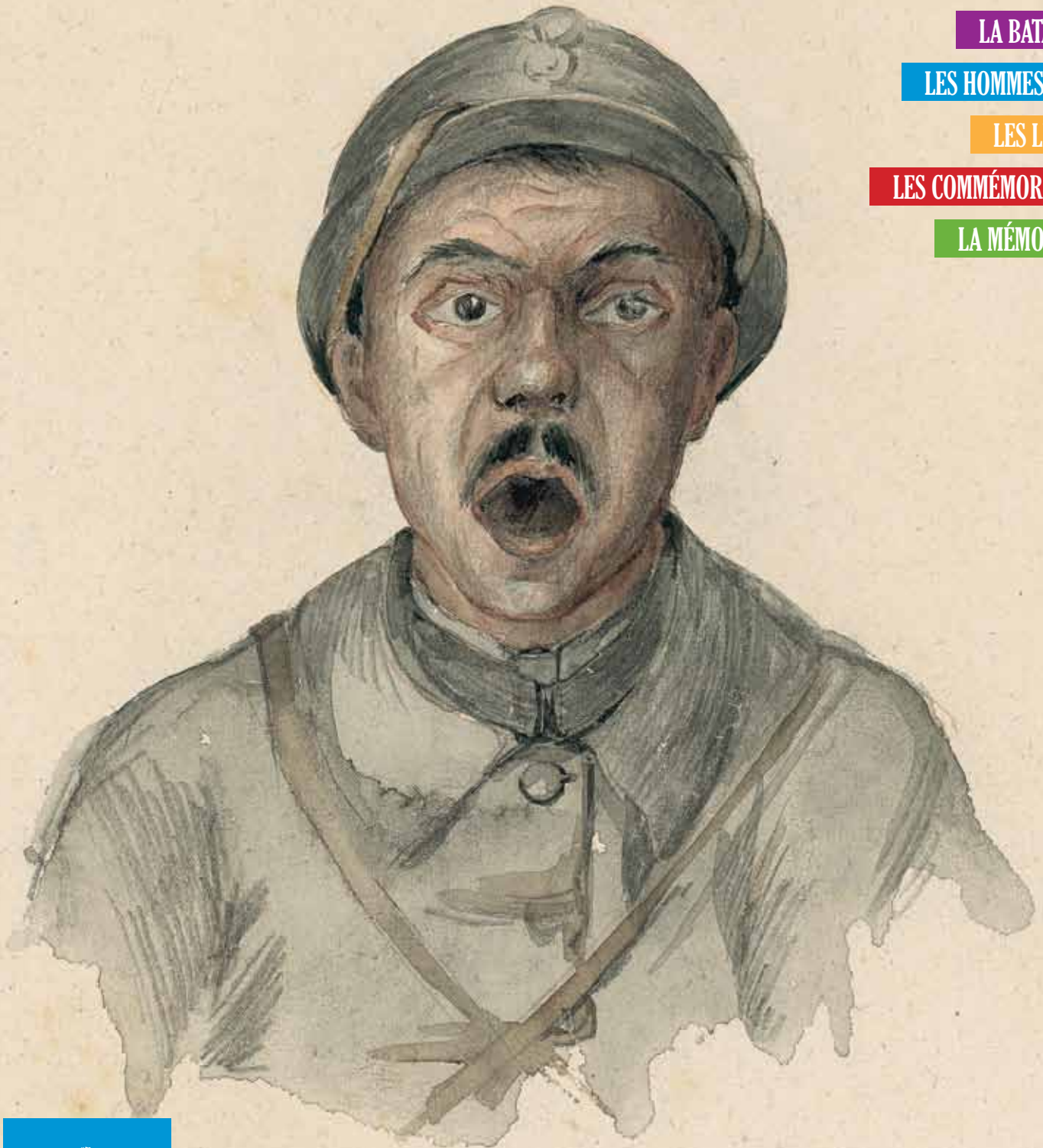
LA BATAILLE

LES HOMMES

LES LIEUX

LES COMMÉMORATIONS

LA MÉMOIRE



Poilu au cri, 1917, G. Rabier



TERRE DE MÉMOIRE
AISNE
ET D'AVENIR
-LE CENTENAIRE-

1917-2017 -LE CENTENAIRE-
NUMÉRO SPÉCIAL



1917-2017

LE CENTENAIRE

L'offensive dite du Chemin des Dames a cent ans. Voici venu le moment de la ramener à ses justes dimensions dans la mémoire collective. Depuis un siècle, le Chemin des Dames résonne comme un cri d'effroi, de douleur, de révolte mais aussi d'espoir, à l'image de ce poilu en couverture, peint en 1917. Afin d'accompagner les commémorations du centenaire des événements de 1917, nous vous proposons un numéro spécial exceptionnel avec des documents rares et inédits, fruit de la recherche historique ou archéologique. Il poursuit le travail du Département de l'Aisne sur l'éclairage de l'histoire du Chemin des Dames et la mise en valeur de sa mémoire.

- | | |
|--|--|
| 3 Actualité | 33 Le 152 ^e RI à bout de souffle |
| 4/5 Les commémorations | 34/35 Vincent Moulia et ses camarades |
| 6/7 Une méta-bataille ? | 36/38 Aurons-nous la révolution ? |
| 8/11 Des réfugiés par milliers | 39 La grève des tranchées |
| 12/15 Dans l'intimité du général Nivelles | 40/43 Ils étaient officiers |
| 16/17 Micheler, Mangin, Mazel | 44/46 Albert Copieux |
| 18/21 A hauteur d'hommes | 47 La médaille des rescapés |
| 22/23 Un "tankeur" parmi d'autres | 48/49 Les chansons de Craonne |
| 24/25 Témoignages allemands | 50/52 L'archéologie |
| 26/27 "Un charnier horrifiant" | 53 Adieu la vie, adieu l'amour |
| 28/29 La carte et le territoire | 54/55 Mémorial Virtuel |
| 30/32 Alexandre Zinoviev avec les Russes | 56 Agenda |



La lettre du Chemin des Dames n° 39

Directeur de la publication : Nicolas Fricoteaux - Rédacteur en chef : Franck Viltart
 Secrétaire de rédaction : Karine De Backer
 Comité de rédaction : Caroline Choain, Yves Fohlen, Michel Sarter, Loïc Dufour, avec le concours de Guy Marival et Denis Rolland
 Edition, mise en page : PAO Conseil départemental de l'Aisne
 Remerciements : Albert Boblet, Michel Baudoin, Le chitimiste, l'Historial de Péronne, Frauke Michler, 14-18 Magazine, MuMa Le Havre
 Abonnement gratuit sur demande : missionchemindesdames@aisne.fr - Tél. 03 23 24 88 39
 Nous écrire : La lettre du Chemin des Dames, Mission Chemin des Dames / Centenaire 14-18, Conseil départemental de l'Aisne, rue Paul Doumer, 02013 Laon Cedex
 Portail internet du Chemin des Dames : www.chemindesdames.fr
 Le centenaire de la Grande Guerre dans l'Aisne : <http://14-18.aisne.com>

Edition spéciale avril 2017 :

Alliance Partenaires graphiques à Laon
 N° 39 / Avril 2017 / Tirage : 15 000 ex.
 ISSN : 2259-114

Prochain numéro : septembre 2017



DEUX CORPS de SOLDATS DÉCÉDÉS le 16 AVRIL 1917 RETROUVÉS

Au mois de décembre dernier, deux corps de soldats tombés le 16 avril 1917 ont été découverts dans un champ près de l'ancien village de Ailles. Les fouilles menées par le pôle des sépultures de guerre de l'ONAC ont permis de retrouver les plaques d'identité de ces deux fantassins : Francis Tardivel, du 53^e régiment d'infanterie coloniale, originaire de Bretagne, et Mahama Alidji, du 71^e bataillon de tirailleurs sénégalais, né à Tombouctou au Mali. Ils seront inhumés dans une nécropole française en 2017, cent ans après leur mort le premier jour de l'offensive Nivelle, tous deux à l'âge de 22 ans.

Découverte de restes de soldats en décembre 2016 sur la commune de Chermizy-Ailles.

Photo CD02/FV.



VISITE du SECRÉTAIRE D'ÉTAT aux ANCIENS COMBATTANTS et à la MÉMOIRE



Jean-Marc Todeschini, Secrétaire d'État aux Anciens combattants et à la Mémoire, a présidé le comité ministériel "Chemin des Dames 2017" qui s'est tenu le 22 février à Laon. Il a ensuite visité les trois sites retenus pour les cérémonies officielles le 16 avril 2017 : le plateau de Californie à Craonne, la Caverne du Dragon et Cerny-en-Laonnois. Le Secrétaire d'État a annoncé que le Président de la République, François Hollande, présidera les cérémonies officielles sur le Chemin des Dames le 16 avril, une première pour un chef d'État en exercice.

Jean-Marc Todeschini et Nicolas Fricoteaux, Président du Conseil départemental de l'Aisne, à la Caverne du Dragon le 22 février 2017. Photo CD02/F-X. Dessirier.

La RÉPLIQUE d'un CHAR SCHNEIDER CA1 à BERRY-AU-BAC

L'association "France 40 Véhicules" vient d'achever la création de la réplique du char Schneider CA1 pour le compte de l'association "Un char Schneider pour Berry-au-Bac" et la commune. Cette réplique à l'échelle 1 a été installée le 14 mars 2017 près du monument aux morts des chars d'assaut. Une toute nouvelle médiation sur l'histoire des chars réalisée par le Conseil départemental de l'Aisne prendra place à proximité. La réplique sera entourée de chars Schneider et Saint-Chamond de 1917 acheminés depuis le Musée des blindés de Saumur, lors de la cérémonie du 20 mai 2017 pour le centenaire du premier engagement des blindés français.

Installation de la réplique du Schneider CA1 à Berry-au-Bac.

Photo L'Union.



Le CENTENAIRE des COLLÉGIENS de CORBENY



Les élèves du collège Léopold Sédar Senghor de Corbeny participeront aux cérémonies du Centenaire. Les collégiens travaillent sur l'édition de leur journal "100 ans après". Celui-ci propose des articles réalisés par les élèves sur l'histoire du Chemin des Dames et les commémorations. Il sera présenté en même temps qu'un travail d'arts plastiques sur le plateau de Californie à Craonne, le 5 mai 2017. Les élèves ont également participé au documentaire "Chemin des Dames, le sentier des sacrifiés", qui sera diffusé sur France 3 à l'occasion du centenaire de l'offensive du 16 avril 1917.

Collégiens de Corbeny. Photo Denis Guérin.

LE CENTENAIRE DE LA BATAILLE

15 AVRIL 2017

15h-21h : concert "Les chants des régions" à **Craonne**, avec les groupes Arapà (Corse), Nadau (Occitanie) et les Labourdins d'Ustaritz (Pays Basque).



21h : grand spectacle son et lumière "Le Chemin des Dames – Le Destin des Hommes" à **Craonne**. Les lignes de tranchées reconstituées sur un espace scénique de 70 mètres pour restituer l'histoire de la bataille et le destin des hommes en 1917. Accès libre, parking à Craonne.



16 AVRIL 2017

5h45 : marche à l'aube "sans casque et sans arme" au départ de **Craonne** commentée par Noël Genteur (6 km).

A partir de 9h : "Craonne commémore le 16 avril 1917", exposition dans la mairie, reconstitution d'un hôpital de campagne dans l'église de **Craonne**, retransmission des cérémonies officielles, points de restauration et lectures de témoignages dans le village.



11h : cérémonie officielle à Cerny-en-Laonnois, précédée par un moment de recueillement sur le plateau de Californie, à Craonne, et l'inauguration de la nouvelle œuvre de l'artiste Haïm Kern "Ils n'ont pas choisi leur sépulture" à la Caverne du Dragon par les autorités.

Attention : la cérémonie officielle à Cerny-en-Laonnois est soumise à pré-inscription. Les personnes n'ayant pas d'invitation pourront suivre les manifestations toute la journée du 16 avril à Craonne.

14h : ouverture au public de la Caverne du Dragon et de la nouvelle œuvre de l'artiste Haïm Kern.

15h : concert hommage à **Craonne**, avec Emma Dumas, François Guernier, Yves Jamait, et The Celtic Social Club. Accès libre, parking à Craonne.

20h : marche des brancardiers au départ de **Craonne** jusqu'à la nécropole française de Craonnelle (6 km).

22h : veillée-spectacle dans la nécropole nationale de **Craonnelle** accompagnée de la veillée du souvenir dans les communes du département de l'Aisne.



5 MAI 2017

10h30 : centenaire de la reprise de l'offensive. Hommage des collégiens de Corbeny autour de la trace de l'œuvre de Haïm Kern, sur le plateau de Californie à **Craonne**.

JUIN



25 CAVERNE DU DRAGON
Centenaire de la reprise de la
caverne du dragon

SEPT.



16/17 HOMMAGES AUX RUGBYMEN
Inauguration du monument
Matches de gala

OCT.



13/15 ADAMA
Création musicale

OCT.



22/25 LA MALMAISON
Centenaire de la bataille
de la Malmaison



LE CHEMIN DES DAMES

20 MAI 2017

9h : office religieux à **Berry-au-Bac**.

11h : **cérémonie** officielle au monument national aux morts des chars d'assaut à **Berry-au-Bac**, avec le défilé des chars Schneider et Saint-Chamond du Musée des blindés de Saumur.

17h : cérémonie au jardin de mémoire du **Moulin de Laffaux**.

20 et 21 mai : "Camp des chars", présentation de chars français de 1917 à aujourd'hui accompagnée de 200 reconstituteurs, à **Berry-au-Bac**.



16-17 SEPTEMBRE 2017

16 septembre, 10h : inauguration du mémorial international aux joueurs de rugby morts à la Guerre à **Craonnelle**. Le week-end : tournoi international avec 500 jeunes joueurs français et britanniques, match de gala avec l'équipe militaire du XV du Pacifique et l'équipe militaire de l'armée anglaise, au stade de **Laon**.

25 JUIN 2017

10h30 : cérémonie du centenaire de la reprise de la **Caverne du Dragon** par les troupes françaises le 25 juin 1917.

13-15 OCTOBRE 2017

Création musicale pour orchestre classique dédiée au centenaire de la bataille du Chemin des Dames de 1917, dans la cathédrale de **Laon**, à **Soissons** et **Saint-Quentin**.

9 SEPTEMBRE 2017

Inauguration du circuit des villages disparus du Chemin des Dames, ancien village de **Chivy**.

22 OCTOBRE 2017

10h30 : cérémonie du centenaire de la bataille de La Malmaison, fort de La Malmaison, à **Chavignon**.



10-11 NOVEMBRE 2017

Colloque international du CRID 14-18 "Comment écrire l'histoire de la Grande Guerre", dans la mairie de **Craonne**.

9-10-11 JUIN 2017

9-10 juin : journées d'études et table ronde "Les mutineries de 1917 cent ans après" au Mail à **Soissons**.

11 juin : 11h, cérémonie aux fusillés de **Maizy** et Vincent Moulia, l'après-midi : visite des sites des mutineries, à **Maizy, Pargnan** et **Roucy**.



LE PROGRAMME
"CHEMIN DES DAMES – AISNE 2017"

Pour consulter et télécharger le programme complet de toutes les manifestations du centenaire de la Première Guerre mondiale dans l'Aisne en 2017 : <http://14-18.aisne.com>

Informations :
missionchemindesdames@aisne.fr
03 23 24 88 39

Lors d'une récente conférence, l'historien américain Jay Winter a proposé d'ajouter un nouveau terme au lexique de l'étude de la Grande Guerre. Selon lui, les batailles de la Somme et Verdun ont constitué une méta-bataille, c'est-à-dire un ensemble d'engagements ayant transformé la signification même de la bataille. Cette notion de méta-bataille ne peut-elle pas aussi être appliquée à celle déclenchée le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames ?

Le général Robert Nivelle
en 1916.
Coll. Conseil départemental
de l'Aisne



Les PLANS d'OFFENSIVE

On a toujours étudié l'offensive du 16 avril 1917 comme une bataille limitée dans le temps et dans l'espace, sans chercher à analyser l'ensemble du contexte et le processus de décision qui a conduit à cette action militaire. Lorsque la décision est prise de lancer une vaste offensive, au mois de novembre 1916 sous l'égide du général Joffre, il s'agit en fait d'une offensive généralisée russe, italienne, britannique et française. D'une part, la révolution russe, d'autre part la crainte des Italiens d'être attaqués par les Autrichiens, va la réduire à une offensive franco-britannique. Les gouvernements concernés ont donc alors estimé qu'il était possible de gagner la guerre sur le seul front occidental. Pour les persuader, l'argument développé par les états-majors anglais et français avait été de dire qu'il y avait équilibre des forces sur les fronts italien et russe.

Le retrait allemand de février et mars 1917 va quelque peu bouleverser le plan prévu. Les attaques du côté britannique donnent désormais dans le vide. Côté français, on va chercher à mettre à l'épreuve les infrastructures construites depuis trois mois. Là

encore, les gouvernements ont entériné une nouvelle conception de l'offensive arrêtée dans la précipitation. La hantise d'une attaque allemande comme celle de Verdun un an plus tôt va emporter la décision des politiques. Du côté britannique, le commandant en chef, Douglas Haig, y trouve d'autant plus son compte, qu'il projette une offensive en Flandre. Le plan du général Nivelle lui était utile. Réussite ou échec, il constituait une sorte de préparation à sa future offensive.

UNE META-BATAILLE ?

Les plans d'offensive pour 1917.
DR, 14-18 Magazine.

L'offensive prévue devait être de très grande ampleur (voir carte). Au nord, les Britanniques étaient chargés de fixer les Allemands, tout en recherchant la rupture. Au sud, les Français devaient mettre en marche trois armées. La VI^e armée, rechercherait la rupture avec deux actions convergentes en direction de Laon. La V^e armée attaquerait entre Hurtebise et Reims, avec aussi un objectif de rupture. En cas de succès, la X^e armée s'intercalerait entre les V^e et VI^e armées pour élargir le front. La IV^e armée, à l'est de Reims, engagerait la bataille en recherchant aussi, si possible, la rupture. Enfin, une troisième attaque était prévue avec l'armée belge vers Dixmude et Steenstraat qui, elle aussi, rechercherait la rupture. On l'aura compris, ce qu'on nomme la bataille du Chemin des Dames ou "offensive Nivelle", n'était qu'une partie d'un ensemble d'attaques développées sur un front de 300 km, de la Manche à la Champagne.

Une SUCCESSION d'AFFRONTMENTS

Après l'échec du 16 avril, la directive n° 1 de Pétain pose le principe de l'impossibilité de la percée et prescrit des offensives à objectifs limités. Elles étaient destinées à user l'adversaire, mais comme le soulignaient beaucoup d'officiers, partant de ce principe, il valait mieux ne rien faire, car en attaquant, on s'usait plus que l'adversaire. A bien y regarder, l'offensive de La Malmaison (23 au 26 octobre 1917), présentée comme une offensive limitée exemplaire, est en fait la suite logique des combats du début du mois de mai 1917. Prévue le 10 juin, elle a dû être différée à la demande du général Maistre, commandant de la VI^e armée, qui était alors empêtré dans la crise des mutineries¹.

Au début du mois de mai 1917, les Britanniques sont furieux du cours des événements. Ils se rendent compte que les Français veulent maintenant rester sur la défensive car leur gouvernement considère avoir subi un grave échec. Le commandant en chef britannique, au contraire, voit une situation favorable aux Alliés. Le 4 mai, le Premier ministre britannique,



Lloyd George, accompagné de Robertson, chef d'état-major général, vient donc en personne faire pression sur le gouvernement français pour que l'offensive soit poursuivie. Pour lui, la situation est favorable et si les Français ne veulent rien faire, il va jusqu'à leur demander de confier le commandement suprême aux Britanniques : impensable !

La directive n° 1 de Pétain, puis les mutineries de la fin mai 1917, confortent les Anglais dans leurs craintes. À eux de continuer la bataille. C'est ainsi que sur le Chemin des Dames l'offensive laisse la place à une succession d'attaques lors de la bataille des observatoires, tandis que les Britanniques lancent successivement les batailles de Messines (7 au 14 juin 1917), Passchendaele (31 juillet - 6 novembre 1917) et Cambrai (20 novembre - 7 décembre 1917) pour soulager le front français, puis tenter la percée et enfin déstabiliser le front allemand. À la fin de l'année 1917, toute idée de rupture du front est désormais écartée par les Britanniques. Finalement, au regard de ces éléments, la bataille du Chemin des Dames ne doit-elle pas être considérée comme un épisode d'une méta-bataille de l'année 1917 ?

Denis ROLLAND

1 - Lettre du 3 juin de Maistre à Franchet d'Espèrey, Archives Nationales 313AP121.

MARS 1917 : DE L'AISNE À LA BELGIQUE DES RÉFUGIÉS PAR MILLIERS

"Dimanche 4 mars 1917. Se serait-on jamais douté qu'après avoir vu un grand nombre de ses enfants chercher refuge à l'étranger la Belgique serait appelée à offrir l'hospitalité à des populations chassées par la guerre ? Depuis quelques jours, la province du Hainaut et la province de Namur sont envahies par des milliers de familles du Nord de la France à qui les Allemands ont ordonné d'abandonner leurs foyers"¹.

Les trois journalistes bruxellois qui, quatre ans durant, ont tenu la chronique de l'occupation allemande en Belgique ont bien mesuré l'ampleur de la catastrophe humanitaire qui se produit dans les premiers mois de l'année 1917.

L'EVACUATION des CIVILS

Au printemps 1917, la province de Namur se remet difficilement du rigoureux hiver 1916-1917. Après plus de deux ans et demi d'occupation, la population souffre de la faim, malgré une organisation efficace du ravitaillement assuré par le Comité National de Secours et d'Alimentation, avec l'aide de la *Commission for Relief in Belgium*. Dans les campagnes, la vie est toutefois plus supportable que dans les villes, grâce à la production locale. La population est par ailleurs régulièrement victime de réquisitions... Animaux, métaux, textiles, les Allemands enlèvent tout ce qui peut leur être utile... même les hommes. A la fin de l'année 1916, l'occupant a déporté massivement la main d'œuvre disponible, près de 12 000 hommes en province de Namur ont été envoyés en Allemagne et soumis aux travaux forcés. Au printemps 1917, les premières victimes de ces déportations rentrent au pays, souvent malades, parfois invalides, toujours marquées à vie...

C'est dans ce contexte que la province de Namur doit faire face à l'arrivée de très nombreux réfugiés sur son territoire, dès mars 1917 et jusqu'à la fin du conflit. Si les autorités allemandes semblent avoir préparé ces évacuations depuis plusieurs semaines, les localités belges ne sont informées de l'arrivée des évacués français que



Arrivée d'un convoi d'évacués français en gare de Genappe le 28 avril 1917.
Photographie prise clandestinement par Oscar Buchelot.
Coll. Cercle d'histoire et d'archéologie du pays de Genappe.

quelques jours avant leur entrée en gare. Les chiffres sont impressionnants. Au printemps 1917, près de 143 000 personnes doivent être accueillies en Belgique, dont 42 350 pour la seule province de Namur. Pour ne donner qu'un exemple, dans les 11 communes qui constituent le doyenné de Gembloux, ce sont plus de 5 300 personnes qui arrivent en quelques jours dont 1 221 à Gembloux pour une population qui comptait, au recensement de 1910, 21 381 habitants.

Un DÉPART PROGRAMMÉ par les ALLEMANDS

A deux kilomètres au nord du Chemin des Dames, Bouconville, près de 400 habitants avant la guerre, est occupé depuis le 2 septembre 1914. Des soldats saxons d'abord, puis des Prussiens, enfin des

Bavarois. De temps à autre, des obus français tombent sur une maison. Dans son carnet, Joseph Pudepièce, un instituteur à la retraite, enregistre les dégâts.² Adjoint depuis 1912, c'est lui qui fait fonction de maire depuis la mobilisation. Début mars 1917, coup sur coup, une série d'ordres

1 - Louis Gille, Alphonse Ooms, Paul Delandsheere, *Cinquante mois d'occupation allemande*, Bruxelles, 1919. Vol. 1917, p. 124-125.
2 - Cahier manuscrit intitulé "Occupation allemande". Quelques extraits ont été publiés en 2013 par Jacques Philippot dans *Bouconville Vauclair : Au fil du temps, au gré des vents...* (ISBN 978-2-7488-6325-1).

inquiétants arrivent de la Kommandantur. 4 mars : revue d'appel des hommes de 15 à 50 ans. 5 mars : réquisition des vaches. 7 mars : réquisition des poules, "ce qui confirme encore une prochaine évacuation" commente Pudepièce. Le lendemain, on colle des placards sur les maisons avec le nom des personnes de chaque habitation. Le 11 mars, tombe l'ordre d'évacuation de toute la population du village. Le départ se fait en deux temps. Le 13 mars, 90 habitants sont conduits à la gare de Liesse où ils restent jusqu'à 2 heures du matin avant de prendre le train pour la Belgique. Débarquement à Loncée près de Gembloux. Le 16 mars, les 82 derniers habitants sont envoyés à Sauvenière. Joseph Pudepièce fait partie du second convoi. Il note : "accueil tout à fait fraternel de la part de la population". Ce qu'il n'a pas indiqué, ce sont les conditions météorologiques de cette fin d'hiver, neige et froid, mais aussi les 30 kilos de bagages autorisés par personne et les maisons laissées au pillage des occupants. Quant à la composition des convois, essentiellement des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes à partir de 15 ans ont quitté le village pour rejoindre à Coucy-les-Eppes une colonne de travailleurs civils.

D'autres sont plus précis, comme Hélène Farge-Camus qui quitte Guignicourt le 10 mars, "par la neige", précise-t-elle dans son journal³. Elle raconte : "Réunion sur la place à 7h du matin, appel, puis tant bien que mal, nous sommes montés dans des chariots." Attente à la sortie du pays jusqu'à midi et demi. Arrivée à 5 heures seulement à Saint-Erme. Nouvelle attente, dans les flaques de neige fondue. Le train part enfin, "nous casés dans des wagons à bestiaux, accroupis sur nos bagages". Laon, Charleville, Namur. Arrivée à Eghezée, après 36 heures de route. "Ce que nous avons le plus souffert, ce fut de la soif. Le premier jour, nous avons pu avoir un peu de neige, mais le second, elle était fondue : alors plus rien pour nous rafraîchir...."

Ce qui se passe à Bouconville et à Guignicourt fait partie d'une vaste opération préparée par les Allemands. Sur une cinquantaine de kilomètres, de la forêt de Saint-

Gobain au nord de Reims, ce sont tous les villages situés dans l'immédiat arrière-front allemand qui, en quelques jours, sont vidés de leur population. Cette évacuation est distincte de celle des populations civiles du secteur abandonné lors du repli sur la ligne Hindenburg (opération "Alberich"). Elle constitue une autre preuve que les Allemands sont au courant de la prochaine offensive française, celle que le général Nivelle prépare entre Soissons et Reims et qui, après avoir été reportée à plusieurs reprises, a finalement lieu le 16 avril. On peut s'interroger sur les intentions des Allemands : voulaient-ils épargner aux civils les bombardements et autres horreurs de la guerre ou plus vraisemblablement faciliter l'arrivée de renforts et le logement de leurs troupes ?

Pendant huit jours, les convois se succèdent avec Laon pour gare régulatrice. Le 11 mars, près de 1 500 habitants des communes de Lizy, Merlieux, Chailvois, Chailvet, Bourguignon, Monampteuil, Laval, Nouvion, Presles, Vorges, Lierval prennent à leur tour la route de la Belgique et de la province de Namur. Le 14 mars, pendant que 70 habitants de Courtrizy partent encore de Liesse pour Jemeppe-sur-Sambre, les évacués de Bourgogne dans la Marne gagnent Ligny, via Laon, Givet et Dinant. Alors qu'ils doivent également acheminer des troupes et des munitions en prévision de l'offensive française imminente, les cheminots allemands parviennent à organiser le transport de plusieurs dizaines de milliers d'évacués français.



Evacuation des habitants de Proviex en mars 1917.
Photographie prise par un soldat bavarois.
Coll. part.

Des RÉFUGIÉS en BELGIQUE

Face à l'urgence de la situation, les autorités communales belges s'associent avec les membres des comités de secours et le clergé afin de recenser les logements disponibles et d'aménager des locaux publics (écoles, églises,...) pour le logement provisoire. Des mesures pour l'aide médicale et le ravitaillement sont également prises. A Fosses, dans le nord-ouest de la province, un comité exécutif en charge du logement est créé. Toutes les écoles sont fermées et le matériel scolaire enlevé pour rendre les salles disponibles. Dix mille kilos de paille sont réquisitionnés pour en faire la litière dans les locaux provisoires. Un hôpital est

spécialement mis à disposition des évacués et un docteur désigné. Du lait est réquisitionné pour la cantine maternelle⁴.

Une fois les évacués installés dans la commune, les comités de secours doivent veiller à leur ravitaillement. Des sections spéciales "évacués" apparaissent au sein des comités de secours. Les nécessiteux français (sans ressources ou momentanément privés de celles-ci) sont secourus dans les mêmes conditions que les Belges. Ils reçoivent cependant une ration supplémentaire fournie par le Comité d'Alimentation du Nord de la France⁵, ce qui entraînera parfois la jalousie des Belges, et des tensions.

3 - Publié fin 2015 sous le titre *Le martyre de Guignicourt* aux éditions Bergame.

4 - Archives de l'Etat de Namur, *Commune de Fosses*, n° 325 : Evacués - conseil communal du 19 avril 1917.

5 - Mis en place en avril 1915 sur le modèle du "Comité national de secours et d'alimentation" belge, cet organisme contribue au ravitaillement des populations occupées.

Le clergé est particulièrement actif dans l'encadrement des Français et veille à leur participation à la vie religieuse. Les curés semblent en effet craindre que les évacués, qui ne sont parfois plus encadrés religieusement depuis le début du conflit, viennent "pervertir" leurs paroissiens. Ils veillent également à ce que des classes spéciales soient ouvertes pour les enfants. Elles sont souvent assurées par des

institutrices françaises. A l'exception des instituteurs et des infirmiers ou médecins, rares sont les évacués qui peuvent trouver un emploi.

Dans un rapport adressé à l'Evêque de Namur, le curé de Barvaux-en-Condruz, dans la commune de Havelange, à la limite avec la province du Luxembourg, ne cache pas ses inquiétudes : "Ce qui fit le plus de tort à la paroisse, c'est l'arrivée des réfugiés français. Il y avait parmi eux des chrétiens vraiment exemplaires sans doute, mais il y avait aussi de véritables impies et des débauchés"⁶. Mais d'une manière générale, la population namuroise participe avec enthousiasme à cet accueil et fait preuve d'une générosité inespérée vu le contexte de privations, notamment en accueillant dans leurs habitations les évacués. Le curé de Beauraing, commune proche de la ville française de Givet, s'en félicite : "C'est avec sympathie et comme des frères dans l'infortune que les évacués français furent accueillis par les particuliers, chez qui ils sont logés"⁷. Et Monseigneur Heylen, l'évêque de Namur, confirme dans une lettre au Comité provincial de secours et d'alimentation : "Ils ont été reçus, partout, par les populations qui s'appliquent vraiment à adoucir leur malheur"⁸.

Il semble cependant que les relations se soient parfois détériorées au cours du séjour, notamment en raison de la promiscuité dans les habitations et de l'inactivité, bien malgré eux, des évacués. Ainsi, un réfugié de Bourgogne dans la Marne écrit : "A la longue, l'accueil des Belges s'était un peu refroidi : un certain nombre s'imaginait, à tort, que nous étions la cause de leur disette. Quelques-uns, et ce fut l'exception, nous ont appelés "sales Français". Des enfants nous ont jeté des pierres. Cet âge est sans pitié"⁹.

La BELGIQUE, une ÉTAPE avant le RAPATRIEMENT

Pour la plus grande partie des évacués du mois de mars 1917, la Belgique n'est qu'une étape sur la route du retour en "France libre". Les Allemands ne tiennent d'ailleurs pas à surcharger les territoires qu'ils occupent de "bouches inutiles". Un rapatriement devient rapidement pour les réfugiés un horizon d'attente, et un espoir souvent plusieurs fois déçu. Le 4 juin, J. Pudepièce, le "maire" des évacués de Bouconville, note dans son carnet : "les bruits de rapatriement s'intensifient". En fait, le départ n'a lieu que un mois plus tard ! "1^{er} juillet : le rapatriement est enfin décidé. Il faut payer le train pour partir. Plusieurs femmes viennent me trouver en pleurant parce qu'elles n'avaient plus d'argent". Le départ a lieu finalement le 5 juillet. "Tout le monde partit", note Pudepièce, "payants en deuxième classe et non-payants entassés pêle-mêle en troisième classe".

Commence alors un périple de trois jours et un long voyage en train à travers la Belgique occupée et l'Allemagne (certains trains passent par Düsseldorf, d'autres plus au sud par Luxembourg). Après Singen, la dernière gare allemande, c'est enfin l'arrivée

Cimetière d'Amay (province de Liège) : monument élevé aux Français morts en évacuation.

Photo : Luc Malchair.



"6 avril [1917] : Voici bientôt un mois que nous avons été emmenés par nos ennemis dans cette hospitalière Belgique et si les heures s'écoulent pénibles et lentes, du moins nous sommes tous suffisamment abrités contre les rigueurs d'un hiver qui se prolonge au-delà de toute prévision. Ainsi, depuis près de deux semaines, la neige tombe presque chaque jour. La journée du mercredi 4 avril peut compter parmi les plus mauvaises de ce lamentable hiver. [...] D'autres peines, malheureusement, s'ajoutent aux tristesses de l'exil et la mort éclaircit chaque jour les rangs des pauvres réfugiés. Déjà 17 victimes des privations et des tribulations de tout genre ont laissé leurs dépouilles à la terre d'exil."

Extrait du Journal d'Alexis Dessaint de Chaillevois (publié par Eric Thierry, Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire de l'Aisne, 2002).

En 1920, le Comité pour l'Alimentation du Nord de la France, un organisme belge qui a son siège à Bruxelles, a publié une liste des évacués français morts en Belgique qui n'est pas exempte d'erreurs, ni d'oublis. On y trouve plus de 2 000 noms dont ceux de plus de 500 personnes venues de l'Aisne. C'est que la mortalité a été particulièrement élevée dans ces populations aux organismes affaiblis par trois ans de privations. D'autant plus que les Allemands ont évacué prioritairement les personnes âgées et que l'évacuation s'est faite à la fin d'un hiver rigoureux. De nombreux vieillards n'ont pas supporté l'arrachement au village qu'ils n'avaient parfois jamais quitté et les décès sont particulièrement nombreux dans les premières semaines. Sur 70 personnes décédées sur le territoire actuel de Gembloux, 18 sont mortes en mars 1917, et 21 en avril... On dénombre à Andenne 34 décès d'évacués : 19 venaient de l'Aisne... Il y a eu quelques exhumations au début des années 1920, mais la plupart reposent pour toujours en Belgique.

6 - Archives de l'Etat de Namur, Fonds Schmitz, 64, Rapport du curé de Barvaux-en-Condruz.

7 - Ibid. n° 9, Lettre du curé de Beauraing à Monseigneur Heylen, 27 mars 1917.

8 - Archives de l'Evêché de Namur, Fonds Première Guerre mondiale, S15, Lettre de Monseigneur Heylen au président du CPSA de Namur, 12 avril 1917.

9 - A. Barot, "Mémoires de guerre", dans N. Najman, 1914-1918 : dans la Marne, les Ardennes et la Belgique occupées, 2014, p. 139.

Monsieur Barot souligne cependant qu'à leur départ pour la Suisse, de nombreux habitants du village les ont accompagnés à la gare et ont attendu le train plus d'une heure à leurs côtés.

en Suisse avec les premiers cris de "Vive la France !". Quelques heures encore, et voici la frontière française. Evian ! Direction le Casino pour un bon repas et un accueil officiel avec discours et Marseillaise. Après un interrogatoire par des officiers du 2^e bureau chargés de collecter des informations sur l'armée allemande et surtout l'attitude des autorités et de la population civile face à l'occupant, c'est l'attente dans les hôtels réquisitionnés de la Haute-Savoie avant, soit d'être "réclamé" par quelqu'un qui accepte l'hébergement du rapatrié, soit d'être pris en charge par le secrétariat d'Etat aux réfugiés. C'est le cas de J. Pudepièce qui est d'abord dirigé en Corrèze, avant de retrouver sa fille et ses petits-enfants à Vierzon, puis d'aller attendre à Limoges la fin de la guerre et un possible retour à Bouconville. Plus de 200 00 Français des territoires occupés sont ainsi rapatriés

pour la seule année 1917, dont 46 978 habitants de l'Aisne.¹⁰ Après les évacuations du début de l'année, c'est un autre déplacement massif de population, à raison de deux convois par jour, avec 700 voyageurs par train en moyenne.

Un EXIL OUBLIÉ ?

Après la vague de 1917, la Belgique n'en a pas fini avec les évacuations. Au total, ce sont plus de 450 000 évacués qui passent par le territoire belge entre mars 1917 et novembre 1918. Au printemps 1918, environ 70 000 personnes sont encore hébergées, ce qui n'est rien en comparaison des colonnes totalement désorganisées qui déferlent sur le pays entre septembre et novembre 1918, brassant près de 240 000 personnes.

Malgré la présence de presque un demi-million de Français sur le territoire belge, les traces sont assez ténues en dehors de listes et de rapports conservés dans les archives et de quelques photos... Quelques églises recèlent une plaque commémorative, comme à Genappe, une commune du Brabant wallon, celle offerte en septembre 1917 par "les Français d'Hénin-Liétard". On retrouve également quelques rares sépultures. En province de Liège, il existe des monuments commémoratifs, comme à Ferrières ou à Amay (voir photo). Il demeure également dans les familles quelques vagues souvenirs d'un ancêtre français, ou bien d'un oncle, parti en France rejoindre une amie rencontrée durant l'évacuation. Ainsi, la jeune institutrice Angélique Dron, originaire de Fouquières (Pas-de-Calais) qui a épousé Louis Tincq, un Belge d'Emptinne. Mais concernant la Grande Guerre, la mémoire collective a davantage conservé le souvenir des valeureux soldats que celui des victimes civiles.

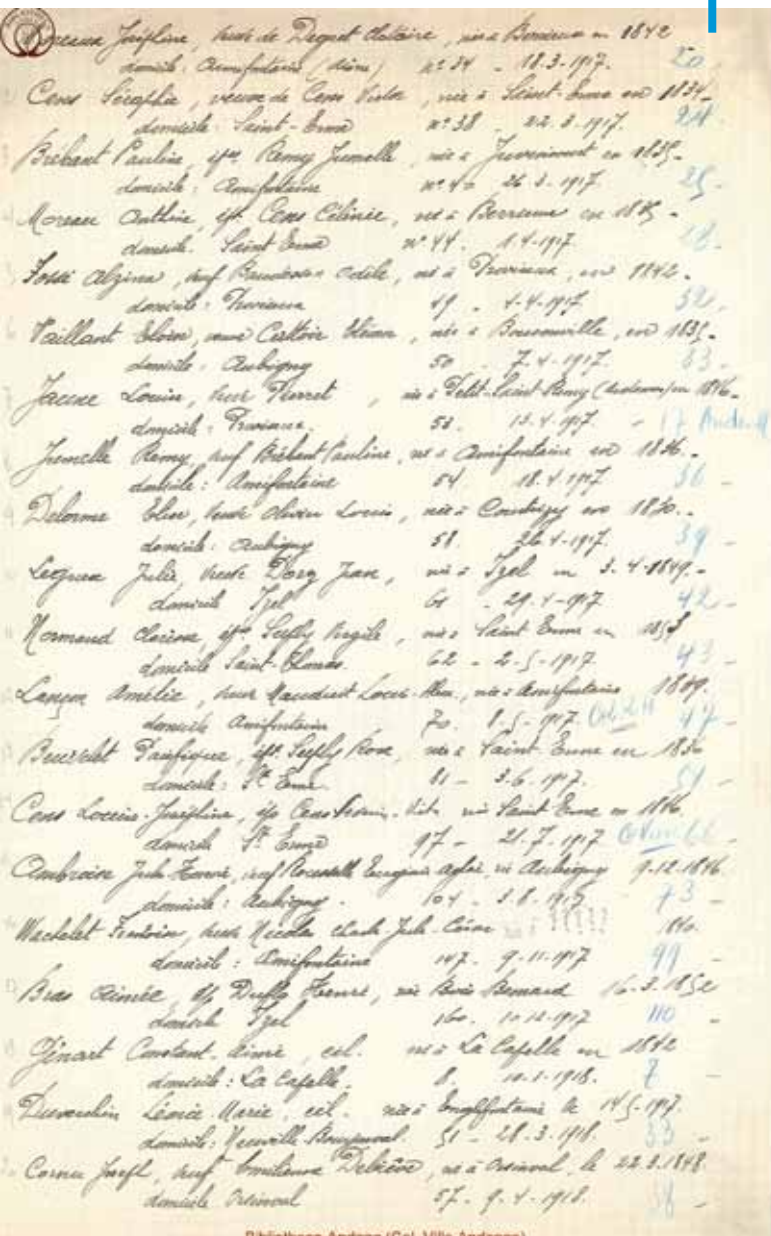
Dans le cadre du Centenaire, la Province de Namur entend remettre à l'honneur tous ces "oubliés de la Grande Guerre" à travers des publications, des expositions et des visites guidées. La thématique des évacués fait d'ailleurs l'objet de nombreuses recherches, tant de la part des associations que de celle de particuliers, interpellés par cette question. Elle est également au cœur d'une exposition "14-18, le grand brassage des populations" qui a été inaugurée le 14 octobre 2016 à Gembloux et qui parcourt cette année le territoire provincial. Le travail historique commence à peine dans l'Aisne¹¹. Indiscutablement, l'évacuation de 1917 semble avoir moins marqué la mémoire collective axonaise que l'exode de 1940.

Mélie BRASSINNE* et Guy MARIVAL

*Historienne, chargée des commémorations à la Province de Namur.

Remerciements : M. Hervé Legros (Cercle royal d'histoire de Gembloux), Luc Malchair, Matthieu Germain (Guignicourt-Infos) et M. Henri de Benoist, maire de Bouconville-Vauclair.

Dans la liste des évacués français décédés à Andenne, des habitants de l'Aisne.
Bibliotheca Andana.



Bibliotheca-Andana (Col. Ville Andenne)

10 - Plusieurs témoignages d'habitants de l'Aisne récemment publiés évoquent ce rapatriement. Ce sont ceux de Blanche Verrier (*Au jour le jour dans l'Aisne occupée*, 2014), d'Hélène Farge-Camus (voir plus haut) et du pasteur Kaltenbach de Saint-Quentin (*Dans le cercle de fer*, 2016).

11 - Voir l'article dans *Guignicourt infos*, n° 145 (janvier-mars 2017), p. 13-15.

Celui qui a laissé son nom à l'offensive du 16 avril 1917 a eu une ascension fulgurante au cours de la Grande Guerre. Si la responsabilité du général Robert Nivelle dans la bataille du printemps 1917 est aujourd'hui mieux connue, sa personnalité reste voilée par cet échec.

En 2010, un recueil de photographies et de documents constitué dans son entourage est venu enrichir les collections du Département de l'Aisne. Des images et des textes qui permettent d'entrer dans l'intimité du général Nivelle.

Le général Nivelle à son bureau en 1915. Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don 2010-27.



Couverture de "l'album Nivelle".
Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelle 2010-27.

Un ALBUM OUBLIÉ

En 2010, l'association Quenaille-Nivelle faisait don à la Caverne du Dragon – Musée du Chemin des Dames d'un album rassemblant plusieurs dizaines de photographies de Robert Nivelle durant la Grande Guerre, accompagnées de coupures de journaux et de documents divers. Cet album, la collection de photographies et les documents qui l'accompagnent, ont une origine obscure. Il y a quelques années, M. et M^{me} Plançon vendent leur maison familiale de Fleury-la-Forêt (Eure). Elle avait été achetée en 1937 par M. Junger, grand-père de M. Plançon. En vidant le grenier, M. Plançon trouve un album portant sur le parcours militaire du général Robert Nivelle. Le grenier contenait

aussi les affaires d'une demoiselle Thupinier, cousine et amie des Junger, domiciliée à Paris mais enterrée à Fleury. L'album aurait donc pu appartenir soit à M. Junger, soit à M^{lle} Thupinier, des noms cependant absents de l'entourage de Robert Nivelle. En 2010, M. et M^{me} Plançon auraient pu conserver, donner ou revendre l'album, mais voyant qu'il concernait le général Nivelle, ils se sont mis en quête de la famille Nivelle dont ils ont fini par découvrir un représentant. Celui-ci les a orientés vers le président de l'association Quenaille-Nivelle qui, sur conseil de Denis Rolland, s'est décidé à en faire don au Département de l'Aisne.

GÉNÉRAL NIVELLE

A la GLOIRE du PÈRE

Le début de l'album est constitué d'une série de coupures de journaux et de documents couvrant essentiellement l'année 1916. Tous les articles de presse montrent la grande popularité de Nivelle à la fin de cette année, après la reprise du fort de Douaumont et ses succès à Verdun. Le journal *Le Rire* présente Nivelle comme "le niveleur" de Verdun. On trouve dans l'album deux chansons qui célèbrent Nivelle comme "le vainqueur de Verdun" : la surprenante "La Nivellette" et "Vive le général Nivelle, le chef prestigieux qui domptera l'Enfer", dont les paroles sont collées dans les pages de l'album. L'un des documents est marqué "secret". Celui du 26 juin 1916 porte même une mention de la main de Nivelle : "Personnelle au gal. Nivelle. Signé G. Castelnaud". Une lettre adressée à un rédacteur en chef d'un journal et qui commence par : "J'ai lu avec infiniment de plaisir l'éloge bien mérité que vous faites du général Nivelle", comme les diverses annotations d'articles de presse contenus dans l'album sont de la main d'Yvette, l'une des filles de Nivelle, comme en atteste l'écriture¹.

Après les articles de presse, suit une série de photographies du général en permission à Besançon en février 1916, puis en juin 1915 dans le secteur de Quennevières, puis à nouveau à Verdun en 1916. Ces photographies mélangées montrent un homme souvent seul, à son bureau, entouré de dossiers et de cartes. D'autres clichés le montre en compagnie du général French ou encore en inspection au front. Ils sont de qualité très inégale, réalisés vraisemblablement par plusieurs appareils. Qui a pu donc prendre ces photographies ? Très probablement un officier de son état-major, à sa demande certainement. Il y a en revanche peu de doute que ces clichés aient été destinés à sa famille. Les légendes des photographies semblent être écrites, cette fois-ci, de la main d'Arlette Nivelle, l'autre fille du général. Une série de clichés concerne Joffre et Nivelle, puis d'autres montrent des prisonniers pris à Verdun, et enfin la caserne Beaulieu, où se trouvait le PC de Nivelle en 1916. Dans cette même caserne, un cliché porte une légende différente des autres, il est inscrit au crayon :



"Le général Nivelle dans l'intimité". Coupure de journal, novembre 1916.
Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelle 2010-27.



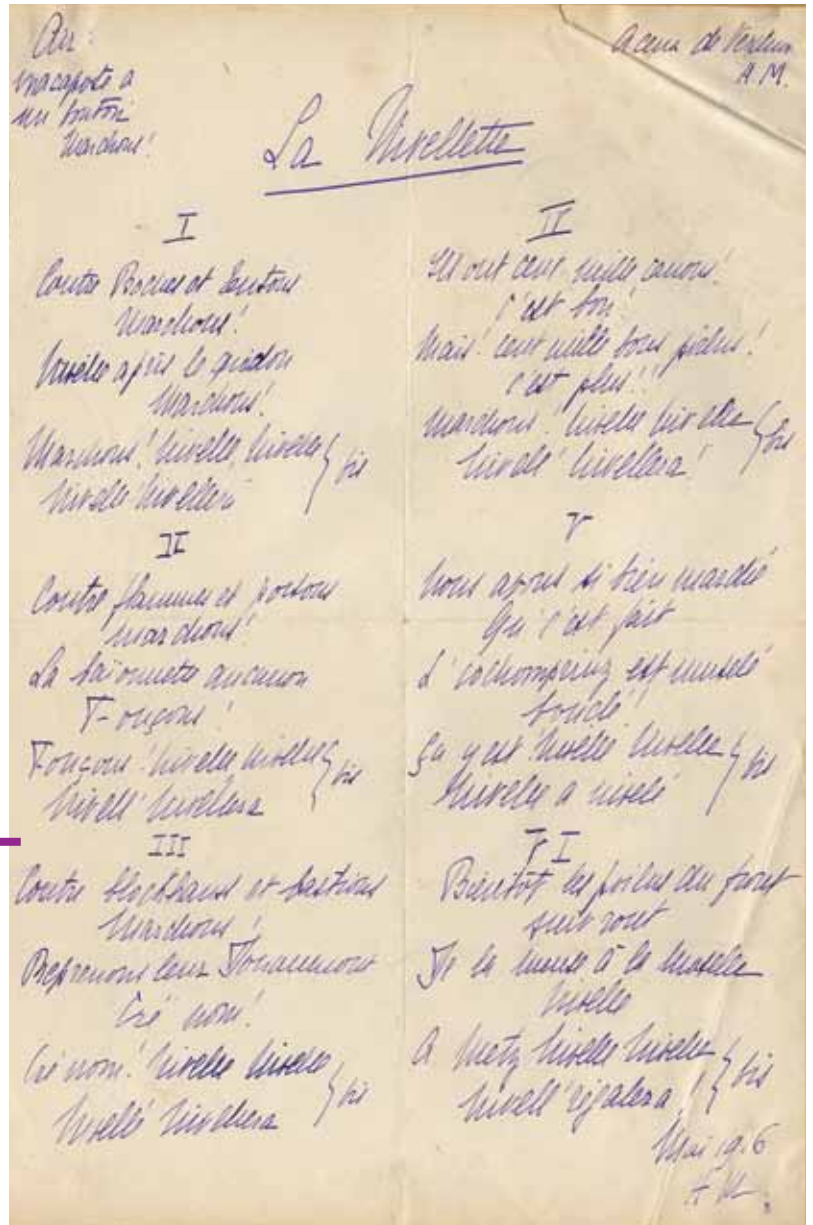
Verdun, août 1916, M^{lle} de Céligny,
le général Nivelle et M^{me} Nivelle.
Coll. Conseil départemental de l'Aisne,
don Quenaille-Nivelle 2010-27.



Joffre confie le commandement de la 2^e armée
au général Nivelle, 1916.
Coll. Conseil départemental de l'Aisne,
don Quenaille-Nivelle 2010-27.

"le bureau de papa". Les deux photographies "à mon pc dans un trou" et "retour du drapeau du 42^e RI" sont légendées au dos de la main de Nivelle en personne, certainement donc envoyées à ses filles. L'année 1917 est très peu représentée, hormis l'arrivée de Briant à Beauvais ou Nivelle dans Noyon libérée, et ces quelques photographies de Nivelle et Mangin probablement au PC de Mangin à Merval, le 20 avril 1917. La crise politique et militaire qui entourait Nivelle au début de l'année 1917, avant le déclenchement de l'offensive, ne semble donc pas l'avoir invité à apparaître en photo. De toute évidence, les photographies et les documents contenus dans l'album appartenaient soit à Robert Nivelle soit à quelqu'un de très proche de lui, très probablement l'une de ses filles.

Paroles de la chanson "La Nivellette" de la main de Yvette Nivelle.
Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelle 2010-27.



"Besançon, permission, février 1916".
Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelle 2010-27.

PERCEPTION de la BATAILLE du CHEMIN des DAMES

S'il n'y a pas de longs écrits de la main du général Nivelle dans ce recueil permettant de sonder sa pensée, les nombreux articles de journaux, les paroles de chansons, soigneusement découpés et collés dans l'album, mettent en évidence la volonté de dresser un portrait élogieux de sa personne. En effet, les articles tendent tous à relativiser l'échec de l'offensive du Chemin des Dames. Parmi ceux-ci, l'article "La bataille de l'Aisne et de Champagne", d'un auteur anonyme, paru dans *La revue de Paris* du 1^{er} juillet 1917 est un bilan de l'offensive du 16 avril 1917, qui la présente comme un véritable succès. L'article "Sur le plateau de Craonne" est un plaidoyer en faveur de la seconde offensive des 4 et 5 mai 1917, qui a permis aux troupes françaises de prendre pied sur les hauteurs de Craonne.

Les articles sélectionnés pour apparaître dans l'album démentent l'échec de l'offensive du 16 avril 1917 et insistent sur le fait que Nivelle n'a pas été assez longtemps maintenu en place pour parachever ses plans. Une coupure de journal "La réponse des poilus", à propos de la bataille de La Malmaison, présente cette bataille dans la continuité de l'offensive d'avril, avec cette phrase : "En effet, n'oublions pas

"A mon PC dans un trou qui vient d'être fait par une bombe d'avion, regardant d'autres avions qui bombardent mon PC".
Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelles 2010-27.



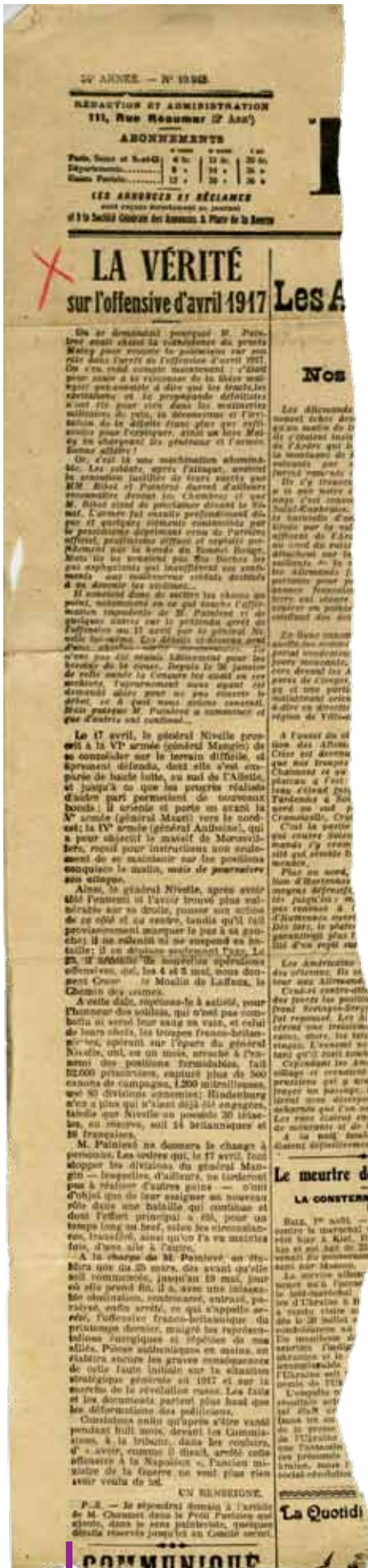
que ce 24 octobre 1917 est la suite logique de l'offensive du 16 avril 1917". Le général Maistre et ses hommes seraient ici les successeurs du général Nivelles et du général Mangin, alors qu'au même moment ils étaient écartés du haut-commandement des opérations. D'autres articles traitent de la polémique qui a suivi et la nomination de Nivelles en Algérie ou encore de la chute de Painlevé.

On trouve aussi dans l'album quelques coupures de journaux en anglais allant dans le sens des articles français, comme le *Daily Mail* du 18 avril 1917. Le plus intéressant est l'article paru le 5 janvier 1918 dans *The Collier's national weekly*, revue américaine à fort tirage, intitulé "La bataille de 1917". Sous la plume de Whyte Williams, correspondant parisien du *New York Times*, c'est une étude complète de l'offensive d'avril 1917 avec sa genèse, sa préparation, son déroulement et son contexte politique qui est faite. Malgré quelques erreurs ou confusions, la chronologie des événements est bien respectée. En résumé, selon Williams, l'offensive, malgré ses lourdes pertes, aurait été un succès si elle avait été poursuivie. Face à la réaction des Anglais qui souhaitaient continuer l'offensive, le gouvernement français aurait menti et promis à Lloyd George de continuer la bataille. Pourtant, les Allemands étaient en grande difficulté, selon l'auteur. La presse allemande, dans les premiers jours de l'offensive, aurait révélé un véritable état de panique qui s'est inversé à la lecture de la presse française relatant l'échec. L'article de Williams a eu un énorme retentissement aux États-Unis. Il laissait croire qu'une semaine supplémentaire aurait permis la percée promise par Nivelles et donc de gagner la guerre sans l'intervention militaire américaine. Un article qui fut sans nul doute précieux pour Robert Nivelles.

Les quelques notes manuscrites de Nivelles et de ses deux filles ne laissent planer aucun doute : cet ensemble de documents a appartenu ou a été réuni par un proche de Nivelles, probablement sa fille Arlette, qui semble avoir écrit une grande partie des légendes de l'album. Les photographies et les articles de journaux couvrent les grandes phases de l'ascension de Nivelles, de la période de juin 1915 lors de la bataille de Quennevières, à la bataille de Verdun, mais aussi sa chute en 1917, puis son affection en Algérie en 1918. Quelques rares clichés montrent un Nivelles souriant, en compagnie de femmes ou d'officiers, ce qui correspond assez bien aux témoignages de l'époque évoquant un homme aimable et courtois, mais effacé. A travers cet album, l'homme apparaît dans une forme de solitude intérieure, dans le commandement comme face à la critique. Les articles réunis dans l'album montrent bien comment l'opinion était divisée sur sa personne en 1917 et 1918. Le manque de repères chronologiques et les documents qui accompagnent l'album suggèrent qu'il n'a jamais été terminé. Devait-il constituer un recueil destiné à soutenir l'écriture de mémoires ? Un travail que Nivelles n'a pas eu le temps de réaliser puisqu'il décède le 22 mars 1924. Les photographies du survol du désert algérien en 1918 et 1919 contrastent avec celles de l'activité de son état-major en 1916. Nivelles semble survoler sa propre mise à l'écart de la conduite de la guerre dans une sorte d'exil pour la postérité. L'album se termine par une photo du maréchal Foch sur un magnifique cheval en 1919...

Franck VILTART

Remerciements : Denis Rolland



"La vérité sur l'offensive d'avril 1917",
coupure de journal, juillet 1918.

Coll. Conseil départemental de l'Aisne, don Quenaille-Nivelles 2010-27.

Sous les ordres du général Nivelle, les généraux Micheler, Mangin et Mazel, ont été les principaux acteurs de l'offensive du 16 avril 1917. Le premier commandait le Groupe d'Armées de réserve (GAR) constitué de la VI^e armée commandée par Mangin et de la V^e commandée par Mazel, fer de lance de l'offensive et de la X^e armée qui devait intervenir en cas de rupture du front. Leur rôle dans l'offensive du Chemin des Dames fut tout aussi déterminant que celui de leur général en chef.

Les généraux Micheler, Mangin et Mazelle (de gauche à droite, au second plan), les généraux Nivelle et Lyautey (au premier plan). Coll. part.



La BATAILLE de MANGIN

De huit ans son cadet, Mangin a la même formation que Micheler, Saint-Cyr, l'École de Guerre et une affectation en Algérie, mais il avait participé à la mission Marchand au Soudan et au Congo. Dans l'organisation mise en place par Nivelle, les moyens de Micheler sont limités. Sa lettre de commandement précise en effet qu'il exercera "par délégation du commandant en chef, et sous réserve de son approbation, les pouvoirs de commandant de groupe d'armées". C'est donc, en quelque sorte, une nomination au rabais. Il a la responsabilité du GAR mais sans avoir la liberté d'action nécessaire. La première entrevue avec Mangin est prometteuse. Le commandant de la V^e armée est séduit par cet homme : "d'allure nette et décidée, et qui respire la franchise. Il a les meilleures idées militaires et affirme qu'il est décidé à me les laisser pratiquer. Il parle facilement mais c'est pour dire quelque chose d'intéressant..."¹. En fait, Mangin est un caractère indépendant qui a beaucoup de difficultés à recevoir des ordres. Quinze jours plus tard les deux généraux sont en conflit ouvert. Mangin reproche à son chef d'être trop timoré et de le brider dans ses choix. Dès lors, par l'intermédiaire de son officier de liaison, le commandant Tournès, il transmet ses idées directement à Nivelle ou au 3^e bureau au Grand Quartier Général (GQG), qui les transcrit ensuite dans les ordres donnés au commandant du GAR. Micheler, pour faire passer ses idées, sans consulter Mangin, donne des ordres directement

à ses commandants de corps d'armées, ce qui provoque la fureur de celui-ci. En définitive, pour ce qui est de la VI^e armée, Micheler n'a plus qu'un rôle de chef d'état-major et très vite, la préparation de l'offensive devient l'affaire de Mangin, ce qui fait dire à Fayolle que : "c'est la bataille de Mangin".

"C'est la bataille de Mangin".

Le général Fayolle

La tension est à son comble lors de la réunion du 11 février à Fismes réunissant les officiers des V^e et VI^e armées, Mangin prend la parole "en termes grossiers et indisciplinés" raconte un témoin pour reprocher à Micheler ses interventions continuelles auprès de ses commandants de corps d'armées. Nivelle reste muet alors qu'il aurait dû recadrer Mangin. Il ne le fait que le lendemain, par courrier, en lui donnant raison sur le fond mais en désapprouvant la forme. Dans une seconde lettre, il demande à Micheler de cesser ses interventions directes auprès des subordonnés de Mangin.

Ne parvenant pas à se faire entendre, Micheler incapable d'assurer convenablement son commandement, aurait dû démissionner. Au lieu de cela, il adopte une attitude passive et agite les milieux

1 - Denis Rolland, *Nivelle, l'inconnu du Chemin des Dames*, 2010.

2 - *Souvenirs inédits du général Alfred Guédeney*.

3 - Denis Rolland, *Nivelle, l'inconnu du Chemin des Dames*, 2010.

4 - *Ibid.*

MICHELER, MANGIN, MAZEL :

LES AUTRES GÉNÉRAUX

DU CHEMIN DES DAMES

politiques grâce à son ami Dubost, président du Sénat, à qui il écrit régulièrement. Le résultat est de créer des tensions politico-militaires qui mobilisent Nivelles continuellement et l'empêche de se consacrer à la préparation de l'offensive, sans pour cela régler ses relations avec Mangin. A la veille de l'offensive, Micheler qui a constamment critiqué la façon dont elle est organisée et les objectifs trop ambitieux de Mangin, reste néanmoins optimiste. Il écrit à son ami Dubost : *"J'ai grand espoir sur un beau succès, si l'on m'obéit avec cœur."* Mangin, quant à lui, entend bien diriger la bataille comme

il l'entend. Il a déclaré à son officier de liaison, le commandant Tournès : *"dans ce moment, je n'ai que deux ennemis sérieux : le général Micheler et le temps."* On connaît la suite. L'offensive ne sera pas le succès escompté. Nivelles ordonne bien, dans la matinée du 17 avril, l'arrêt de l'offensive, cela rend furieux Mangin qui refuse et finit par obtenir de Nivelles la continuation de l'attaque de la VI^e armée.

"Comme un DIEU de l'OLYMPÉ"

Les relations entre Mazel et Micheler sont beaucoup plus apaisées. Auprès de ses supérieurs, Mazel a la réputation d'être un général autoritaire et intelligent. Cette autorité fort appréciée par ses supérieurs cache en fait une incapacité totale à dialoguer avec ses subordonnés. Le colonel Guédeney raconte : *"qu'il n'admettait aucune objection et terrorisait tout son entourage. Son état-major osait à peine l'approcher comme un dieu de l'Olympe, le général Mazel vivait seul au château de Jonchery, ayant un souverain mépris pour tous ses subordonnés pour lesquels il n'avait jamais que des paroles sèches et désagréables²."*

Sur le plan militaire, le général Mazel est loin de faire l'unanimité. Beaucoup d'officiers se demandent même comment il est parvenu à commander une armée. Il a fait toute sa carrière dans la cavalerie sans quitter la France. Pour la préparation de l'offensive, il ne se préoccupe que de l'exploitation du succès par la cavalerie.

Dans le secteur de la V^e armée, la préparation de l'offensive se fait donc en ignorant les difficultés soulevées par les commandants de corps d'armée et elles sont nombreuses. Voies de communication impraticables, artillerie insuffisante et mal approvisionnée, intendance et services sanitaires défectueux etc. Par sa manière de commander, la crainte qu'il inspire, Mazel tue toute initiative de ses subordonnés. En revanche, il sait présenter les choses à ses supérieurs, le 18 avril malgré l'échec de l'offensive, il est félicité par Micheler "pour les résultats obtenus". Dans les jours qui suivent la vérité éclate, c'est un échec. Mazel cherche alors à distribuer des sanctions pour masquer ses lacunes. Il s'en prend même à ses supérieurs. Au chef de cabinet militaire de Painlevé il confie : *"qu'il faut dire au ministre de remplacer le général Nivelles, et de balayer le GQG.³"*

Mais les accusations portées sur ses subordonnés provoquent un véritable tollé. Le ministre de la guerre relève Mazel en observant : *"qu'en ce qui concerne l'emploi de l'artillerie, son action a été à peu près nulle et il est hors de doute que l'insuccès de l'opération, les lourdes pertes sont en grande partie, imputables à son ignorance des questions d'artillerie..."⁴*. On l'aura compris, l'échec de la bataille du Chemin des Dames ne peut s'expliquer par la seule insuffisance des moyens ou par des objectifs stratégiques inadaptés, dont le général Nivelles aurait été le seul responsable. La mésentente entre les généraux et leurs officiers d'état-major est incontestablement un autre facteur à prendre en considération.

Denis ROLLAND



Le général Nivelles serre la main au général Mangin le 20 avril 1917.

Coll. Conseil départemental de l'Aisne.

16 AVRIL 1917 :

À HAUTEUR D'HOMMES

Carnets, correspondances ou récits composés après la guerre, les témoignages de l'offensive du 16 avril 1917 sont loin d'être tous connus. Cent après son déclenchement, la bataille du Chemin des Dames livre encore une quantité importante de sources pour l'écriture d'une histoire de la bataille à hauteur d'hommes.



"16 avril 1917, plateau de Californie".
Coll. part.

"Nous BONDISSONS hors de nos TRANCHÉES comme des ENRAGÉS"

Si le régiment et le lieu diffèrent, les témoignages de l'offensive du 16 avril 1917, évoquent en grande majorité l'enthousiasme qui prévalait parmi les hommes prêts à se lancer dans la bataille. **Charles Auguste Bordinat**, soldat du 151^e RI, raconte la préparation de l'attaque en direction de la ferme du Choléra au nord de Berry-au-Bac : "De nos cantonnements tout remplis de verdure par ce printemps 1917, nous faisons déjà des projets de retour dans nos familles prochainement et c'est dans ces circonstances que nous apprîmes que l'attaque était pour le 15 avril puis retardée d'un jour. Ce serait le 16 et, joyeux après avoir pris toutes les précautions possibles, on nous donne l'ordre de nous rendre à notre emplacement désigné à l'avance, par un temps assez beau le 15 après-midi. Vers 4 heures du soir, nous fîmes une petite halte afin d'éviter l'encombrement où surgissaient des milliers d'hommes de tous côtés faisant comme nous afin de se rapprocher le plus possible avant la nuit pour pouvoir se rendre, au jour, au point désigné. Mon capitaine et moi ainsi que les guides de notre bataillon recevons l'ordre de partir en avant pour reconnaître l'emplacement des compagnies et revenir ensuite au-devant de la colonne afin de bien aiguiller tout ce monde au bon endroit

pendant la nuit. [...] Nous passons l'Aisne sans encombre et arrivons juste à la nuit à nos emplacements de départ pour demain matin. Après avoir bien vérifié l'emplacement de chaque compagnie numéroté sur une pancarte, les guides repartent attendre la colonne. [...] Au départ, on avait distribué 4 jours de vivres, une musette de grenades, des fusées, bref, c'est au prix d'une fatigue que seul on peut surmonter en ces moments-là et il faut les avoir faites ces marches de nuit pour bien s'en faire une idée. Malgré cela tout le monde avait bien espoir en voyant le nombre de nos pièces se touchant sur notre parcours. Malgré la fatigue et la nuit blanche durant laquelle nous avons appris que l'heure de l'attaque était 6 heures, tout le monde était prêt et, quelques minutes avant, les cœurs se gonflent, nous raidissent de courage en nous disant peut-être sera-t-il la dernière fois. Mille pensées vous reviennent en ces douloureux moments, on pense à la famille et c'est dans ces rêveries que juste à 6 heures nous bondissons hors de nos tranchées comme des enragés afin de nous soustraire aux tirs de barrage ennemi car quel est celui qui ne connaît pas ce danger meurtrier en le traversant.¹"

1 - Témoignage de Charles Auguste Bordinat : www.chtimiste.com

"Un ÉCHEC COMPLET"

Edmond Lesage, officier au 233^e RI écrit sans son carnet : "Le 16 à 6 h, l'attaque commence, c'est un échec complet nous ne prenons que les premières positions, le 16 et 17 nous restons dans des tranchées sans abri sur les pentes sud du saillant du Tyrol, le 17 soir nous partons à Craonne dans les caves nous y restons les 18, 19, 20 et 21 avril, le régiment est relevé par le 18^e RI"².

En 1974, **Eugène Baudoin**, sapeur du 3^e génie, raconte la journée du 16 avril 1917 à sa famille : "Et puis une nuit, rassemblement pour l'assaut dans des abris faits à la hâte, consistant en des trous pratiqués à gauche et à droite des boyaux avec une tôle de 0,08 d'épaisseur, de la terre dessus pour les dissimuler à la vue des observateurs terrestres ou aériens. Au petit jour, par une rafale de neige, la 1^{re} vague : 1^{er}, 201^e, 33^e, 43^e RI, s'élança à l'assaut de la tranchée du Balcon, accueillis par un barrage nourri. L'infanterie avait un grand carré blanc dans le dos : 2^e vague, dont la Cie 1/51 faisait partie. Pas de sac, toile de tente en sautoir, nous devons établir des passerelles sur l'Ailette et coucher à Sissonne. Ma compagnie devait partir en 3^e vague, par suite du reflux de la 1^{re} vague des survivants ayant réussi à pénétrer dans la première ligne boche, en l'occurrence la tranchée du Balcon située en haut du plateau troué comme un gruyère, farci d'abris, de boyaux de communications creusés en sapes russes, tapissés de fils sur les côtés sous les pieds, tout cela camouflé ; ordre est donné de partir avec la 2^e vague afin de vérifier si tout cela n'était pas destiné à l'allumage des mines ; c'était notre travail à nous, que l'on traite souvent d'embusqués, nous étions deux compagnies pour une division ! [...] Nous sommes donc partis par groupe de deux, fonçant à perdre haleine de trous en trous, une petite pause et on repart en enjambant les morts de la première vague, les blessés qui attendent les brancardiers, avec au-dessus de nos têtes ce mur de ferrailles obus boches et français, on ne les entend plus c'est un roulement continu : 77, 88, 130, 150, 210 boches nous arrosent copieusement. Comment peut-on passer au travers de cet enfer, c'est incroyable !"³

Le soldat **Ambroise Harel** du 233^e RI se porte à l'assaut de Craonne le 16 avril 1917, son récit de l'offensive, écrit après-guerre, évoque l'expérience de la bataille par ce fantassin breton : "Nous nous portâmes sur la ligne de combat. [...] Le 4^e bataillon ayant atteint le sommet du Tyrol ne pouvait plus progresser, il se faisait faucher à chaque mouvement par les mitrailleuses. La lutte se poursuivait à coups de grenades par les boyaux, mais étant dominées par les hauteurs du plateau de Craonne, les balles pleuvaient dru dans les boyaux, rendant ainsi toute progression impossible. Notre préparation d'artillerie n'avait pas atteint son but. Vers 10 heures, nous appuyâmes sur la gauche afin de desserrer les rangs. Notre position, çà et là dans des trous d'obus, sur le saillant ouest du Tyrol, face à Craonne et à son fameux plateau, n'était pas brillante. Pour établir des barrages dans les boyaux et s'y maintenir, ce fut une hécatombe de poilus. [...] Sur la droite, dans la plaine, le 208^e RI avait peut-être été encore plus chaudement secoué que nous. Les tanks qui appuyaient l'attaque vers Corbeny et Juvincourt furent arrosés d'obus incendiaires dès leur sortie du bois de Beaumarais. Les occupants durent les abandonner et s'enfuir.

"16 avril 1917 : anniversaire de la boucherie de Craonne, inoubliable pour ceux qui l'on vécue et pourtant aujourd'hui je me demande si ce n'est pas un cauchemar."

Eugène Baudoin, le 16 avril 1974.

[...] Nos brancardiers eurent une tâche très pénible dans ce secteur : d'abord le poste de secours était éloigné de la ligne de combat, ensuite l'itinéraire qui y conduisait passait sur un terrain qui n'offrait pas la moindre protection. Inutile de dire que tout ce chemin était marmité avec précision.

[...] A la fin de la journée du 16 avril, l'effectif du régiment était sérieusement diminué. Il faisait bien froid, une neige fine tombait et me glaçait, mes pieds étaient insensibilisés ! Le bombardement continuait toujours ; un éclat vint frapper ma pelle que j'avais posée à mes pieds, et la fit voler en l'air. La position devenait intenable. Nous eûmes l'ordre de chercher des endroits meilleurs. [...] Dès que le jour parut, je partis à la recherche de l'élément principal de la compagnie. Nous apprîmes que 5^e bataillon venait d'attaquer



Eugène Baudoin (debout) photographié en permission.
Coll. Michel Baudoin.

2 - Témoignage d'Edmond Lesage : www.chtimiste.com/carnets/Lesage/Lesage.htm

3 - Témoignage d'Eugène Baudoin : www.chtimiste.com/carnets/Baudoin/Baudoin.htm



"Attaque du 16 avril 1917".

Coll. part.

dans le village et avait échoué malgré de lourdes pertes. A la tête du groupe d'hommes, j'avais dans les ruines de Craonne à la recherche de la compagnie. Des morts gisaient çà et là sur les tas de pierres des murs écroulés. Je me dirigeai, imprudent, vers la corne gauche du village et ne rencontrai pas le moindre poilu pour me renseigner. Des sentinelles, là-haut sur les décombres, nous firent des gestes désespérés du danger que nous encourions, je compris qu'il fallait disparaître, j'aperçus un trou étroit et béant, pratiqué sous un tas de pierre ; je m'y glissais. Ce trou ouvrait une caverne et, merci pour la "Providence" qui m'y avait conduit, là était entassée ma compagnie."⁴

" Pour ne pas nous faire massacrer dans le marais où nous étions, nous avons attaqué. "

Ambroise Harel, soldat du 233^e RI.

Ceux qui ne SONT pas REVENUS

Les morts français au Chemin des Dames le 16 avril 1917 se comptent par milliers⁵. Ceux-là n'ont pas pu raconter la bataille. Amélie Poulhier, mère du soldat Henri Poulhier, sans nouvelle de lui depuis ce jour, écrit à l'aumônier du 162^e RI : "Paris 24 juin 1917. Monsieur l'aumônier. Vous m'excusez si je me permets à vous écrire, voilà déjà 2 mois que je suis sans nouvelle de mon fils Henri Antoine Poulhier au 162^e d'Infanterie, 1^{re} compagnie, matricule de la plaque 1543, depuis le 16 avril 1917, il a été blessé car j'ai écrit à des camarades qui m'ont dit qu'il avait été blessé et depuis j'ai aucune nouvelle." Le 7 août, l'abbé Baud, aumônier du régiment répond à la mère du soldat Poulhier : "[...] Malheureusement je n'ai pas trouvé de quoi calmer vos inquiétudes. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que votre fils a été blessé. A-t-il été évacué, c'est possible, mais personne ne s'en souvient et rien ne le mentionne. En tout cas, je ne l'ai pas trouvé dans la liste des morts du secteur".⁶

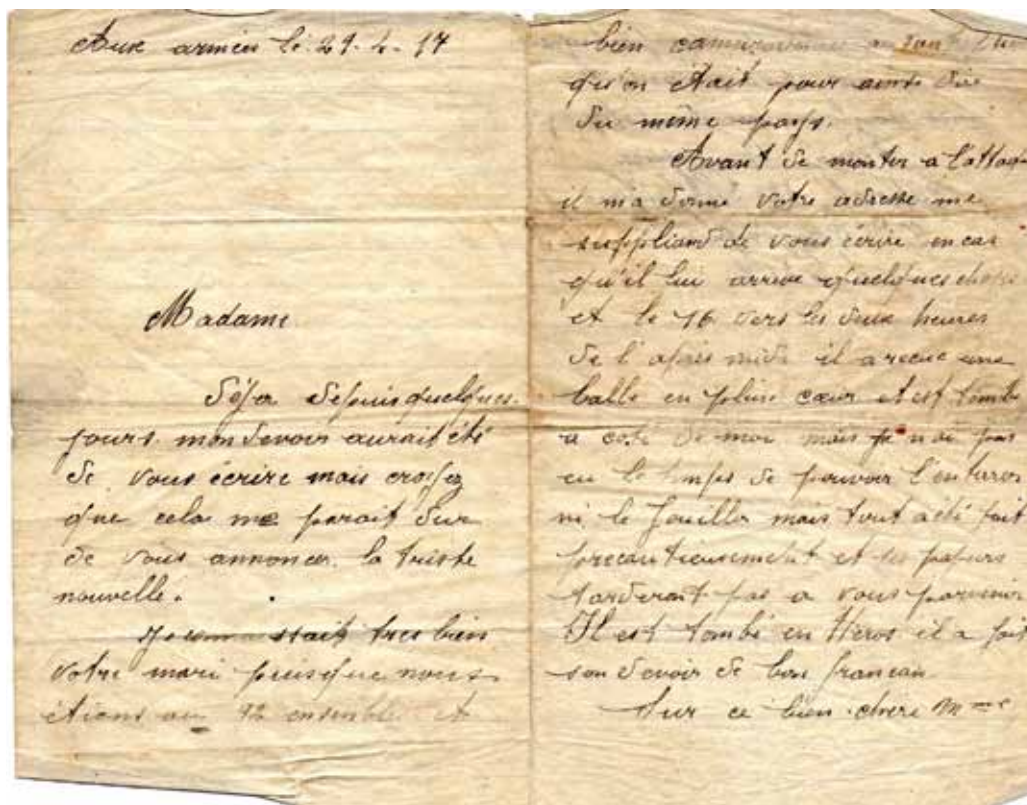


Photographie d'Henri Poulhier du 162^e RI tué le 16 avril 1917 près de Berry-au-Bac. Coll. part.

4 - Ambroise Harel, *Mémoires d'un poilu breton*, Éditions Ouest-France, 2009.

5 - Le Mémorial virtuel du Chemin des Dames recense au 1^{er} mars 2017 les noms de 6 613 soldats appartenant à l'armée française morts le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames (un recensement qui n'est pas encore achevé) : www.memorial-chemindesdames.fr

6 - www.memorial-chemindesdames.fr, Henri Poulhier est bien décédé le 16 avril 1917 durant l'attaque, il repose dans la nécropole française de Pontavert, tombe 5366.



Lettre du caporal François Bouygues à l'épouse de Joseph Bonhomme du 172^e RI tué le 16 avril 1917 à Soupir. Coll. part.

"Avant de monter à l'attaque, il m'a donné votre adresse me suppliant de vous écrire en cas qu'il lui arrive quelque chose et le 16, vers les deux heures de l'après-midi, il a reçu une balle en plein cœur et est tombé à côté de moi."

François Bouygues, caporal au 172^e RI.

Le 29 avril, le caporal **François Bouygues** du 172^e RI écrit à l'épouse de Joseph Bonhomme, tué le 16 avril 1917 près de Soupir : "Madame, déjà depuis quelques jours mon devoir aurait été de vous écrire mais croyez que cela me paraît dur de vous annoncer la triste nouvelle. Je connaissais très bien votre mari puisque nous étions au 92 ensemble et bien camarades d'autant plus qu'on était pour ainsi dire du même pays. Avant de monter à l'attaque il m'a donné votre adresse me suppliant de vous écrire en cas qu'il lui arrive quelques choses et le 16, vers les deux heures de l'après-midi, il

"Sur le plateau de Vauclerc, le 16 avril 1917 à H plus 5 minutes. Nous venons (en 2^e vague) de nous élancer sur le no man's land [...] devant nous la 1^{re} vague gît foudroyée". Coll. Carron-Masbou-Seguin.



a reçu une balle en plein cœur et est tombé à côté de moi mais je n'ai pas eu le temps de pouvoir l'enterrer ni le fouiller mais tout a été précautionneusement et ses papiers tarderont pas à vous parvenir. Il est tombé en héros, il a fait son devoir de bon français. Sur ce bien chère Madame, je vous quitte en partageant vos peines et vous adressant mes douloureuses condoléances."¹⁷ Un témoignage qui se mêle aux nombreux courriers échangés sur la bataille du Chemin des Dames par ceux qui l'ont vécue.

Franck VILTART

Remerciements : Caroline Choain, Michel Baudoin.

UN "TANKEUR" PARMIS D'AUTRES

Le 16 avril 1917, dans le secteur de Berry-au-Bac, les pertes humaines lors du premier engagement de l'Artillerie Spéciale s'élèvent à près de 180 tués, blessés ou disparus sur les 720 hommes engagés des groupements de chars Bossut et Chaubès. Parmi les morts figure le nom du sous-lieutenant Georges Porte.

Membre de l'Artillerie Spéciale dans un char Schneider, 1917.
Archives départementales de l'Aisne.



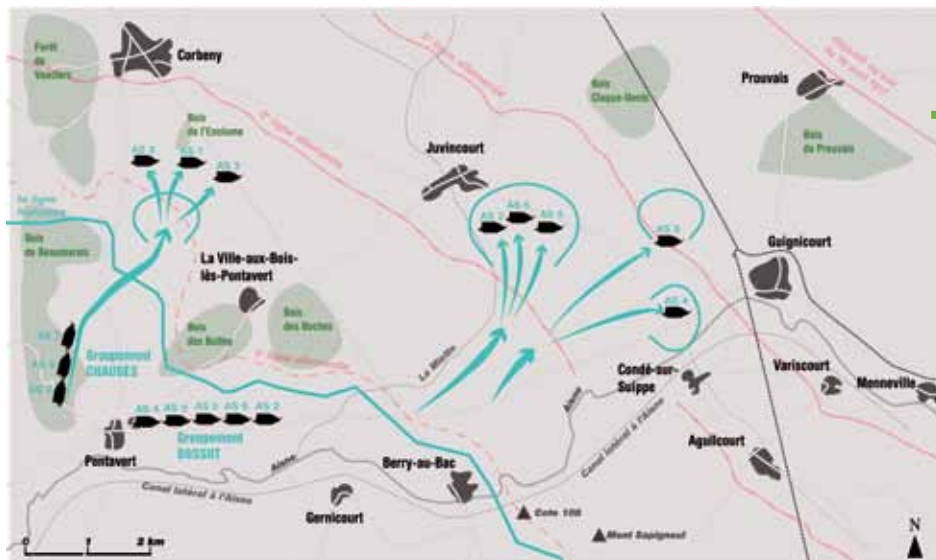
Avec les CHARS du COMMANDANT BOSSUT

Le 31 mars 1917, l'Artillerie Spéciale dispose de 208 chars Schneider et de 48 Saint-Chamond répartis en trois groupements. Conformément aux plans d'offensive, les 129 Schneider des groupements Bossut et Chaubès doivent attaquer le 16 avril dans la plaine au pied du plateau du Chemin des Dames, en soutien de l'infanterie. Après avoir débarqué près de Fismes le 11 avril, les chars, leurs équipages et les sections de réparations stationnent à Cuiry-lès-Chaudardes avant de venir se mettre en position de départ à Pontavert dans la nuit du 15 au 16 avril, parmi eux le sous-lieutenant Georges Porte. Promu officier d'artillerie est affecté à sa demande à l'Artillerie Spéciale en octobre 1916, il est devenu l'adjoint technique du commandant Bossut. René Porte, son frère, a laissé un récit de la bataille intitulé "Comment mon frère Georges est mort au champ d'honneur", dont voici quelques extraits.

"Le groupement de chars d'assaut commandé par le chef d'escadron Bossut dont Georges était l'officier-adjoint, est arrivé

par fer à Courlandon, dans la nuit du 10 au 11 avril 1917. Ma section était à ce moment cantonnée à Romain (4 km de Courlandon). Dès que j'appris que des chars d'assaut avaient débarqué dans les environs, je me rendis à leur parc dans l'espoir d'y rencontrer Georges. J'eus en effet le grand plaisir de le voir au moment où le groupement allait se mettre en route. Georges me fit les honneurs du char qu'il conduisait : celui du commandant Bossut, [...] le 15 avril au soir je soupais avec Georges et ses camarades qui allaient partir au combat la nuit suivante. Après le repas, le commandant Bossut dicta ses derniers ordres dont les suivants me frappèrent : une messe serait dite à Cuiry à 1 h ; ordre de marche : en tête le char du commandant [...]. Bossut dit à ses officiers que le général lui avait demandé une mission de sacrifice et qu'il l'avait acceptée au nom de tous ses officiers. Georges m'indiqua sur la carte un observatoire d'où les officiers des chars avaient le matin même reconnu le terrain, et d'où je pourrai assister à la bataille."¹

1 - Bibliothèque Historique Ville de Paris, doc. réf. 914800.



L'attaque des chars français le 16 avril 1917.
Carte Conseil départemental de l'Aisne, E. Verkindt.

TÉMOIN du PREMIER ENGAGEMENT des CHARS FRANÇAIS

Vers 6h30, le lundi 16 avril 1917, les chars Schneider partent en direction des lignes allemandes. Alors que les 48 chars du groupement Chaubès sont rapidement immobilisés par l'artillerie allemande, certains chars du groupement Bossut parviennent jusqu'à la 3^e ligne allemande vers Juvin-court et réussissent à mener des contre-attaques avant de se replier en fin de journée. Depuis sa tranchée, René Porte scrute l'horizon à la recherche du char de son frère Georges.

"Le lendemain, à 7 heures, j'arrivai par de longs boyaux à l'observatoire ; les premières lignes ennemies s'étalaient à 1 kilomètre de mon poste. Vers 9 heures, je vis arriver à travers les arbres qui bordent le canal, les chars et je reconnu en tête le char du commandant à son fanion ; ils donnaient une impression de force [...]. Bientôt les Allemands commencèrent à tirer sur les chars avec de grosses pièces dont les projectiles soulevaient de grandes colonnes noires de terre et de fumée, derrière lesquelles les tanks disparaissaient. A chaque explosion je regardais avidement, le cœur serré, le char conduit par mon frère ; et sitôt la fumée dissipée, j'étais rassuré en apercevant le char qui semblait devoir être atteint, continuer tranquillement sa route. Vers 10 heures, les chars disparurent derrière un repli de terrain et, ayant attendu vainement pour les voir réapparaître, je partis pour rejoindre ma formation. Le soir j'allai aux nouvelles : grande fut mon inquiétude en apprenant que les tanks s'étaient couverts de gloire mais avaient été fort éprouvés. Beaucoup, traversés par un obus, avaient pris feu par suite de l'essence et des munitions qu'ils contenaient ; l'équipage, en pareil cas, a bien peu de chance de se sauver à temps par les ouvertures d'accès ; pour le conducteur, c'est chose presque impossible, sa place étant la plus

*éloignée des sorties. Or le bruit courait que le char du commandant, conduit par mon frère Georges avait brûlé ! Enfin le soir du même jour, de nouveaux témoignages ne me laissèrent plus aucun doute : seul un brigadier avait survécu à l'incendie du char du commandant et avait été transporté horriblement brûlé dans un hôpital du front où il avait succombé le soir même. Avec lui disparut l'unique témoin du drame."*³

Titulaire de la Croix de guerre avant sa mort, le sous-lieutenant Georges Porte sera décoré à titre posthume de la Légion d'honneur avec cette citation : "Adjoint technique de son groupe, y a montré les plus belles qualités de science et de travail. A sollicité de conduire au feu le char du commandant du groupe et est glorieusement tombé dans ce char détruit par l'artillerie". Il avait 30 ans.

Yves FOHLEN

Remerciements : Christine Augst



Le commandant Bossut, chef de groupe d'artillerie d'assaut, devant le char cuirassé à bord duquel il dirige, en direction de Juvin-court, l'attaque du 16 avril, pendant laquelle il tomba glorieusement en pleine action ; le sous-lieutenant Boucheron fut blessé dans la même affaire.

Le commandant Louis Bossut (à gauche) et ses deux adjoints photographiés devant leur char Schneider début avril 1917.

L'illustration, n° 3872, 19 mai 1917. Archives départementales de l'Aisne.

2 - Fanion du Sacré Cœur de Claire Ferchoud.

3 - Bibliothèque Historique Ville de Paris, doc. réf. 914800.

LA BATAILLE DES MI

TÉMOIGNAGES ALLEMANDS

Quelques jours après l'offensive du 16 avril 1917, l'état-major de la 7^e armée allemande commande aux chefs d'unités en position sur le front lors de l'attaque, un rapport détaillé de l'expérience de la bataille. Les textes inédits contenus dans ces rapports livrent une nouvelle vision de l'offensive du Chemin des Dames.

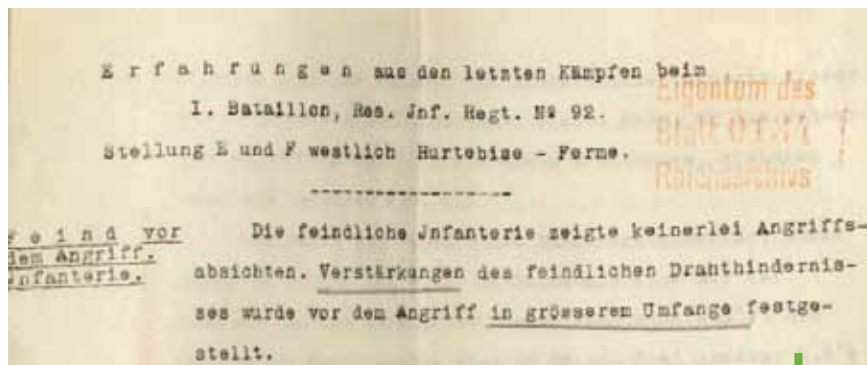
L'EXPÉRIENCE de la BATAILLE

Les archives allemandes conservent de nombreux rapports et études rédigés par les unités présentes sur le Chemin des Dames en 1917. Parmi elles, nous avons pu retrouver des rapports inédits de l'attaque du 16 avril¹. Destinés au haut-commandement de la 7^e armée, ces rapports font état de l'expérience des combats par les régiments allemands présents le 16 avril et les jours suivants. S'ils sont clairement en faveur de leur propre unité, les officiers interrogés rapportent aussi les faiblesses de l'armée allemande ce jour-là. Les officiers n'hésitent pas à accuser les unités voisines de la leur, comme le 4^e régiment de fusiliers de la Garde envers le RIR 92, accusé d'avoir laissé les Français prendre pied à Hurtebise. Ils se montrent particulièrement critiques envers les troupes françaises, notamment coloniales. Dans le secteur de la Caverne du Dragon, les troupes de tirailleurs sénégalais sont ainsi jugées "inexpérimentées" et "sans aucune organisation au combat".

Concernant la surprise de l'attaque française, les rapports mentionnent le fait que les régiments étaient en état d'alerte permanent, mais qu'ils ne connaissaient pas le jour de l'attaque. Un officier du RIR 92 rapporte ainsi : "Il n'était pas connu de la part de la troupe que l'attaque devait avoir lieu le 16 avril." Toujours selon lui : "L'état d'alerte a été sans effet ce jour-là à cause de sa permanence depuis plusieurs jours". Les multiples alertes qui avaient lieu quasiment chaque jour depuis la fin mars et au début

d'avril avait fini par lasser les soldats allemands. En revanche, les sources allemandes confirment unanimement l'état de combativité des hommes : "Le jour de l'attaque, le bataillon avait été en position depuis 21 jours. Normalement, il aurait dû être relevé après 18 jours, mais il restait en position à la demande du commandement et même des troupes. A mon avis, c'est grâce à ce maintien en position que l'attaque ennemie s'est effondrée à cet endroit" précise l'officier du RIR 92 en poste à la Caverne du Dragon.

Les rapports sont aussi très critiques vis à vis de l'aviation allemande. Un officier note que dans le secteur d'Hurtebise, l'aviation allemande n'était pas au rendez-vous : "Au matin de l'offensive, il manquait tout soutien de la part de notre artillerie. Nos avions de chasse n'ont pas réussi à nous garder à distance des avions ennemis, contrairement à Verdun et à la Somme, il n'y a eu que peu d'attaques et elles étaient peu vigoureuses de la part de nos avions de chasse, la plupart du temps ils se sont limités à ne donner que quelques tirs à des distances beaucoup trop longues, avant de faire demi-tour en évitant la bataille. Nos canons anti-aériens ont complètement échoué. Quelques avions ennemis ont tourné au-dessus de nos positions, sans recevoir de tirs de nos canons anti-aériens placés trop en arrière du front. Nos mitrailleuses anti-aériennes ont en revanche tiré 4 000 coups par jour, mais elles recevaient en échange des tirs d'artillerie français".



Entête du rapport d'un officier du RIR 92 en poste près de la ferme d'Hurtebise le 16 avril 1917. Karlsruhe, GLA 456 F1 253.

"L'enthousiasme au combat prit alors une ampleur telle que je ne l'avais pas encore vécu durant toute la guerre".

Un officier allemand du RIR 92.

TRAILLEUSES

DU 16 AVRIL 1917

Dans la CAVERNE du DRAGON

L'occupation du sous-sol a permis en grande partie aux Allemands de tenir leurs positions et d'acheminer rapidement hommes et munitions en première ligne le 16 avril 1917. Au-dessus de la Caverne du Dragon, les boyaux d'accès demeurent utilisés à cause des tirs d'artillerie français : "L'entretien des nombreuses tranchées de connexion était difficile. Elles n'ont été guère utilisées parce que toute la circulation vers l'avant passait par la carrière et le tunnel 6", écrit un officier. La Creute Höhle comme la nomme encore les hommes du RIR 92, a donc joué un rôle majeur lors de l'offensive. Voici la description de l'officier commandant le bataillon qui occupe alors le site : "La caverne avait été beaucoup négligée par les troupes antérieures. Tout étaiyage faisait défaut. Il n'a été réalisé que sous les plus difficiles conditions durant les combats d'artillerie. Des centaines de troncs d'arbre ont été abattus sous le feu de l'artillerie et descendus dans la caverne. On y a également construit des portes anti-gaz et des murs coupe-feu. Toutefois, on n'a pas réussi à empêcher quelques effondrements. Les cuisines, les latrines et les postes de commandement se trouvaient



alors en dehors de la carrière dans des abris sécurisés. Durant la bataille, tout ceci a dû être transféré dans les carrières souterraines".

L'officier rapporte les heures d'angoisse et le bruit à l'intérieur des galeries : "Durant les journées précédant l'attaque, le bataillon avait dû subir le pire. Des parties de la caverne se sont effondrées, tous les coins étaient en vibration permanente. Ainsi, l'attaque de l'infanterie ennemie a été vécue comme une délivrance par les troupes, mais une libération d'un poids extrêmement lourd. L'enthousiasme au combat prit alors une ampleur telle que je ne l'avais pas encore vécue durant toute la guerre".

A la GRENADE et à la MITRAILLEUSE

La grande préparation des unités est un des éléments souvent répétés par les officiers pour expliquer l'opposition soutenue le 16 avril. Les rapports mentionnent clairement des entraînements répétés en préparation de l'attaque française. Ils précisent aussi l'utilisation de la tactique des *Stosstrupp* le 16 avril et les jours suivants, confirmant la mise en œuvre d'une défense élastique avec des ripostes par petits groupes. "Au moment où l'attaque ennemie éclata, la défense fut effectuée par des contre-attaques en groupe avec les mitrailleuses" rapporte un officier du RIR 72. Un officier du 4^e régiment de fusiliers de la Garde note également que l'ensemble du régiment fut utilisé "à la manière des *Stosstrupp*". A proximité de la Caverne du Dragon, l'officier du RIR 92 rapporte que : "pendant des heures nos mitrailleuses ont crépité. Les noirs qui avaient réussi à passer les lignes furent tués ensuite en combat rapproché [...]. Lors du premier assaut ennemi, nous avons fait l'expérience que l'infanterie n'a pas assez utilisé son arme principale : le fusil. La plupart ont attendu jusqu'à ce que l'ennemi se soit approché à distance d'un jet de grenade pour les repousser. A 7 heures du matin, 2 000 grenades à manche ont été consommées. Seulement une fois les grenades épuisées, les hommes ont utilisé leur fusil. Quelques-uns ont tiré 700 balles en un seul jour. La compagnie dans la Creute Höhle a utilisé plus de 15 000 balles ce jour-là".

"A Verdun nous avons eu la bataille
de l'artillerie, ici dans l'Aisne
c'est la bataille des mitrailleuses".

Un prisonnier français le 16 avril 1917.

Un officier du 4^e régiment de fusiliers de la Garde, situé sur l'aile droite du RIR 92, dans le secteur de Ailles, écrit dans son rapport que le meilleur résumé de la bataille lui a été donné ce jour-là par un prisonnier français : "A Verdun nous avons eu la bataille de l'artillerie, ici dans l'Aisne c'est la bataille des mitrailleuses". Un officier note qu'il avait placé un armurier dans la creute des Saxons, et que celui-ci pu réparer une dizaine de mitrailleuses défectueuses ou enrayées, permettant ainsi un feu continu de la part des servants. Tous les rapports des officiers allemands en poste le 16 avril sur le Chemin des Dames sont unanimes sur le rôle essentiel qu'ont joué les mitrailleuses pour arrêter les troupes françaises. Le même officier termine son rapport avec ce constat : "La percée de l'ennemi aurait certainement réussi s'ils avaient employé une division fraîche pour la suite de l'exécution de l'attaque". Un constat tiré d'un document d'archives qui montre la fragilité du dispositif allemand, mais surtout la nécessité de prendre en compte les sources allemandes dans une histoire comparée de la bataille.

"UN CHARNIER HORRIFIANT" LA DE

Dans la soirée du 15 avril 1917, les soldats du 58^e régiment d'infanterie coloniale quittent leur cantonnement.

Le régiment se compose de trois bataillons de tirailleurs sénégalais : le 68^e, 69^e et 71^e. Les hommes montent vers les lignes françaises du plateau de Paissy pour occuper leurs positions d'attaque. Ils sont parmi la première vague d'assaut de l'offensive qui doit débiter le lendemain dans le secteur qui se trouve face au village de Ailles.



Soldats d'un régiment d'infanterie coloniale en 1917.
BDIC.

Dans l'OFFENSIVE du 16 AVRIL 1917

Le 58^e RIC rassemble 3 000 hommes, 2 877 d'entre eux sont originaires d'Afrique noire (tous en fait sont issus de l'Afrique-Occidentale française, aujourd'hui Sénégal, Côte-d'Ivoire, Bénin, Guinée, Mali, Burkina-Faso, Niger et Mauritanie¹. Ces "indigènes"² sont encadrés par 70 officiers et 794 sous-officiers et soldats dits "européens". Ces tirailleurs font partie de la "force noire" théorisée avant-guerre par le général Mangin et qui doit être le fer de lance de l'offensive qui doit rompre le front allemand sur le Chemin des Dames. Les ordres d'assaut stipulent d'avancer de 100 mètres toutes les 3 minutes pour progresser sous la protection d'un barrage d'artillerie roulant. Ce dernier doit détruire les réseaux de barbelés et les positions ennemies, mais il doit aussi empêcher tous

actes de résistance ou de contre-attaque adverses. L'objectif est notamment de traverser le plateau et de s'emparer des tranchées allemandes au sud du village de Ailles.

Certains des coloniaux du régiment sont des survivants des combats de Gallipoli en 1915 et de la Somme en 1916, mais pour beaucoup de tirailleurs africains, c'est leur première attaque et ils n'ont pas l'expérience du feu. Mis au repos pour hiverner et être reconstitués, les régiments de coloniaux ont débarqué dans le secteur du Chemin des Dames le 10 avril. Ce jour-là, près de Vendresse, le lieutenant Joseph Tézenas du Montcel est témoin de leur arrivée : *"Les pauvres, dans la tourmente de neige et le vent glacial qui les fouette, sont transis de froid et paraissent souffrir : Ils marchent comme des bêtes, rêvant sans doute à leur village paisible écrasé sous le soleil de feu ou au grand silence clair de leurs nuits d'Afrique que trouble seul l'aboi des chiens errants"*³.

Dans la nuit du 15 au 16 avril 1917, pour les Africains, la montée en ligne est difficile. Elle s'effectue par un froid rigoureux, dans une profonde obscurité. Sous la pluie qui tombe toute la nuit, les tirailleurs ont de la boue jusqu'au genou. L'aménagement des positions d'attaque est incomplet. Il faut établir à la hâte des escaliers de franchissement pour sortir des tranchées à l'heure H. Beaucoup de tirailleurs sont épuisés par les efforts fournis et le froid.



Tirailleurs sénégalais descendant du plateau du Chemin des Dames le 18 avril 1917 à Paissy.
Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.

1 - Marc Michel. *Les Africains et la Grande Guerre*. Paris, 2003.

2 - Journal des Marches et Opérations du 58^e RIC. SHD, 26 N867/15.

3 - Joseph Tézenas du Montcel, *L'Heure H. Etapes d'Infanterie 14-18*. Paris, 2007.

4 - M. Rives, R. Dietrich. *Héros Méconnus (1914-1918, 1939-1945) : mémorial des combattants d'Afrique noire et de Madagascar*, Paris, Association Frères d'Armes. 1990.

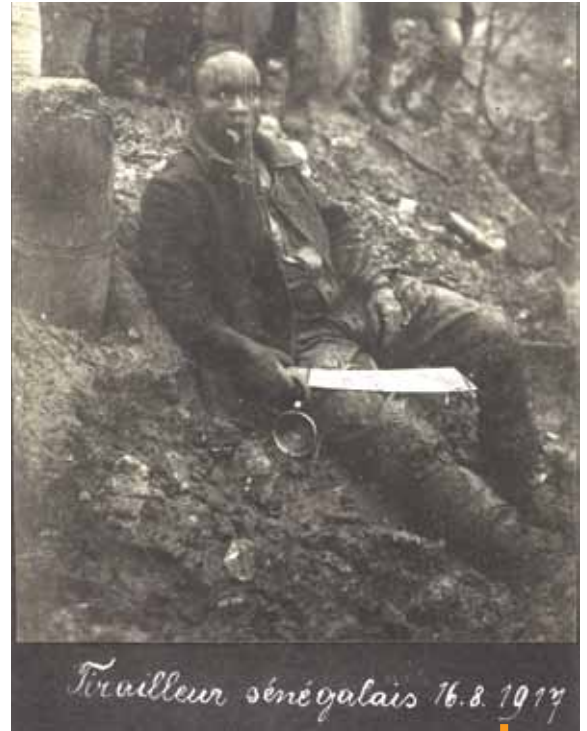
RNIÈRE BATAILLE DES AFRICAINS DU 58^e RIC

A L'ASSAUT du VILLAGE de AILLES

A 6 heures du matin, l'offensive débute. Par un temps exécrable sous la pluie et par un vent glacial, le 68^e BTS sort en premier. Dès le départ les tirailleurs et leurs officiers sont victimes du feu des mitrailleuses et des obus allemands. Les pertes augmentent tout au long de l'avance à travers les tranchées. Très vite, le 68^e BTS est décimé par des tirs d'enfilade. Certains coloniaux arrivent pourtant à s'emparer des tranchées adverses. Des petits groupes entrent même dans le village de Ailles. Parmi eux : "le tirailleur sénégalais Bigary Diamé du 68^e bataillon de tirailleurs sénégalais part à l'attaque en tête d'un groupe de grenadiers, en criant "En avant ! En avant". Sa témérité lui fait précéder ses camarades de la vague d'assaut, sans peur des éclats d'obus du tir de barrage dans lequel il avance, il parvient le premier dans les ruines du village de Ailles. Seul, il nettoie plusieurs abris allemands en y jetant des grenades. Puis il est blessé en voulant reconnaître une position de mitrailleurs ennemis qui empêche la progression de ses camarades. Bigary Diamé sera décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec palme¹⁴.

A 6h10 les Africains du 69^e BTS sortent à leur tour. La liaison avec les autres unités coloniales, à droite le 52^e RIC, et à gauche, avec le 53^e RIC, est difficile ou inexistante et favorise la défense allemande. Beaucoup d'officiers et de sous-officiers sont tués ou blessés. La confusion règne dans les rangs des tirailleurs. De plus, les munitions et les grenades commencent à manquer. La communication avec l'arrière est quasi inexistante. Des soldats allemands utilisent aussi des tunnels pour attaquer à revers les Africains.

Sous un bombardement violent et toujours sous la pluie, dans le froid et sous la neige, les survivants du 58^e RIC se replient dans des anciennes tranchées ennemies au bord du plateau qui domine Ailles. Pendant ce temps, les tirailleurs du 71^e BTS s'arrêtent au milieu du plateau. Celui-ci reste en soutien et subit alors aussi de lourdes pertes. La situation devient critique. Beaucoup d'Africains souffrent de gelures aux mains et aux pieds. Ils tiennent bon, mais beaucoup sont incapables de nettoyer leurs armes pleines de boue. Ce sont leurs camarades européens qui les aident dans cette tâche. Avec l'énergie du désespoir, ils parviennent à repousser les contre-attaques allemandes avant que la nuit ne tombe sur ce funeste 16 avril.



Tirailleur sénégalais prisonnier et mis en scène par les Allemands dans le village de Ailles, août 1917.
Coll part.

Dans le journal de marche du régiment il est écrit : "La nuit du 16 au 17, la journée du 17, la nuit du 17 au 18, le bombardement, les mitrailleuses ennemies n'ont pas cessé. La pluie, les giboulées, la neige tombent par intermittence et c'est dans une boue liquide et glacée, au milieu d'un charnier horripant que les tirailleurs assurent le maintien de leurs lignes".

Lorsque le 58^e RIC est relevé, ses pertes s'élèvent à 2 036 tués, blessés, évacués, disparus ; 1 796 d'entre eux sont des Africains. Le 58^e RIC sera finalement dissous le 11 mai 1917. Cent ans après, leurs tombes dans les nécropoles militaires et les sentinelles noires de la sculpture "La Constellation de La Douleur", près de la Caverne du Dragon, rappellent aux visiteurs l'histoire tragique de la participation des tirailleurs africains aux combats du Chemin des Dames.

Pertes du 15 au 19 avril inclus.

Unités	15/16			16/17			17/18			18/19		
	E	B	S	E	B	S	E	B	S	E	B	S
C.H.R.			1	2	12	3	3	23	1	9		
71 ^e BTS	1	2	1	20	10	52	140	14	263	1	117	
69 ^e BTS			1	18	42	43	253	14	152	3	161	
68 ^e BTS	2	7	3	15	21	42	162	13	226	1	171	1
autres 1917	1	12	3	43	118	140	504	46	614	4	461	
	E 12 B 3 S 1			E 53 B 52 S 3			E 26 B 20 S 4			E 11 B 10 S 1		
				E 234 B 133 S 2			E 66 B 46 S 1					
				1500			874			2036		

Pertes du 58^e RIC du 15 au 19 avril 1917, JMO du 58^e RIC.
SHD 26N568/15.

Yves FOHLEN

LA CARTE ET LE TERRITOIRE

Les cartes ont joué un rôle majeur durant la Grande Guerre. Outil principal pour régler les tirs d'artillerie, elles ont été aussi l'un des moyens de se repérer sur le champ de bataille pour l'infanterie. La carte du commandant Cader du 1^{er} bataillon du 82^e régiment d'infanterie montre les objectifs fixés pour l'offensive du 16 avril 1917 et les difficultés rencontrées pour les atteindre.

RENSEIGNER le FRONT

Le 4 avril 1917, entre l'écluse de Sapigneul et le Godat, les Allemands mettent à exécution un coup de main qui enfonce les lignes tenues par le 3^e régiment de zouaves, avec près de 800 pertes parmi ce régiment. Ils mettent alors la main sur le porte-carte d'un sergent-major contenant les plans de l'offensive française sur ce secteur. La carte est depuis 1914 devenue un outil indispensable pour renseigner le front. Depuis le début de l'année 1917, chaque division française possède un service topographique pour établir ses propres cartes. Côté allemand, on estime à près de 8 millions de cartes éditées au cours de la guerre. Renseignées par une observation aérienne performante, à la veille de l'offensive du 16 avril 1917, certaines cartes allemandes reportent même avec précision les batteries d'artillerie françaises et leurs ballons d'observation captifs¹.

Durant toute l'année 1917, le service géographique de l'armée française (SGA) va actualiser les "plans directeurs de canevas de tir" des différents secteurs du Chemin des Dames. Les cartes montrent à différentes échelles, l'évolution du front, mais elles renseignent aussi bien d'autres choses. Une carte au 1/600 000^e datée du 24 mai 1917 de la partie nord du front français indique ainsi les "divisions fraîches" et les "divisions fatiguées". En pleine crise des mutineries, il semblait donc important de cartographier l'état d'épuisement de l'armée française.



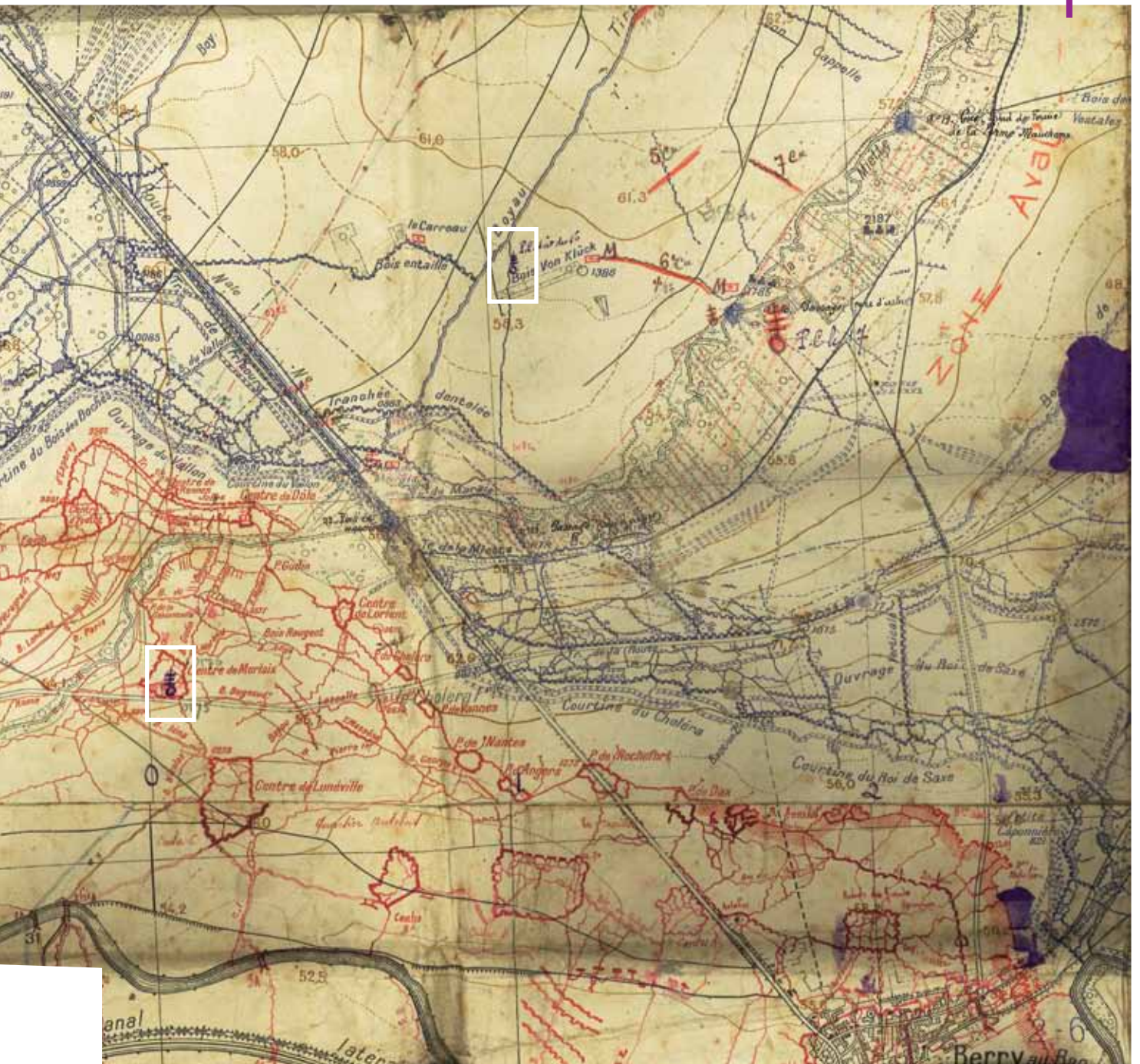
La CARTE du COMMANDANT CADER

La carte est un outil indispensable aux officiers comme aux sous-officiers engagés dans la bataille. Chaque tranchée ou boyau porte un nom, on s'y repère dans certains cas comme sur le plan d'une ville. A la veille de l'offensive d'avril 1917, des cartes sont

distribuées à chaque chef d'unité, avec l'indication des couloirs de progression et les objectifs à atteindre heure par heure. Aussi précises qu'elles soient, ces cartes ne disent rien du paysage bouleversé, de la profondeur de chaque tranchée, de l'état des

¹ - Carte allemande indiquant les ballons captifs et les batteries d'artillerie française, avril-mai 1917. Karlsruhe GLA, 456 F1 588.

Carte du secteur d'attaque du 1^{er} bataillon du 82^e RI le 16 avril 1917, près de la ferme du Choléra entre Berry-au-Bac et Juvincourt, appartenant au commandant Cader, en bleu la position de son PC avant et après l'attaque. Coll. part.



réseaux de barbelés, de l'eau qui remplit les trous d'obus, et le jour de l'attaque, l'adversaire qui se cache à quelques mètres devant soi.

La carte du commandant Cader, officier commandant le 1^{er} bataillon du 82^e RI, est avec lui lorsqu'il s'élance à 6h, le 16 avril 1917, à la tête de ses hommes en direction de Juvincourt. Conservée précieusement, sa carte est annotée : "carte qui m'a servi avant et pendant la bataille du 16 avril 1917". Elle montre la position du poste de commandement du chef de bataillon pendant les 6 jours qui ont précédé l'attaque, sous le feu de l'artillerie allemande, à attendre l'ordre d'attaquer. La distance

parcourue et la position atteinte au soir du 16 avril puis au soir du 17, avec les positions de son PC, attestent de l'avance effectuée par le bataillon sur ce secteur, mais également l'impossibilité de la poursuivre le lendemain. La contre-attaque allemande et l'échec des chars d'assaut sur ce même secteur mettent fin aux espoirs de percée française. On est loin de la progression de 100 mètres toutes les 3 minutes à raison de "quatre bonds" annoncée avant l'offensive. La carte du commandant Cader complète les témoignages écrits pour comprendre toute la réalité de l'échec de l'offensive et la dureté des combats dans les tranchées de première ligne le 16 avril 1917.

Alexandre Zinoviev (1889-1977) est un peintre russe arrivé fin 1908 à Paris. Le 24 août 1914, il s'engage volontairement pour la durée de la guerre et part pour le front de Champagne : près de Craonne en 1914-1915, puis autour de Reims de 1915 à l'été 1917. Simple soldat à la Légion étrangère, puis brancardier à l'ambulance russe, il est affecté en juin 1916 comme interprète "français" au sein du Corps expéditionnaire importé de Russie.

Après le secteur du fort de la Pompelle, le 2^e régiment de la 1^{re} brigade russe spéciale est envoyé au nord de Reims participer à l'offensive Nivelles, à l'extrémité de son flanc droit.

L'OFFENSIVE VUE PAR LE PEINTRE RUSSE ALEXANDRE ZINOVIEV

16 AVRIL 1917

En préparation de l'offensive d'avril, c'est le 11 mars 1917 que la 1^{re} brigade russe spéciale relève la 152^e brigade française (365^e RI et 229^e RI) dans le secteur de Courcy, au sud de Berry-au-Bac. Une période d'instruction de plusieurs semaines vient de s'achever au camp de Ville-en-Tardenois où l'on avait reconstitué le secteur de sa future attaque. Basés à Saint-Thierry et Thil, l'état-major du régiment observe les positions ennemies autour du fort de Brimont depuis le poste de commandement du bois de Chauffour. C'est de là que Zinoviev suit minute par minute l'assaut

donné à six heures du matin le 16 avril 1917, bientôt sous des flocons de neige. Le 1^{er} et le 2^e régiment de la 1^{re} brigade russe s'élancent à l'assaut du canal, et prennent le village de Courcy, puis la verrerie. Dans son carnet, le peintre reprend à plusieurs reprises la litanie des camarades tués ou blessés ; il s'exalte du courage montré, se déssole des maigres résultats obtenus du fait de la mauvaise coordination des mouvements, décrits en détail. Au moins trois de ses œuvres se rapportent également à cette bataille si longuement planifiée et tant attendue.

L'HEURE H du JOUR J

L'Heure H du jour J est un dessin de grand format appartenant à une série réalisée dans les mois qui suivent la fin du conflit, nettement rétrospective. L'image simple et intense, avec le cadran au tout premier plan, et l'horizon incertain de la bataille à venir, fait écho aux souvenirs reportés par Zinoviev le vendredi 20 avril. "J'ai regardé ma montre : il était 6 heures moins deux. Encore deux minutes, et ça va commencer. Quel vent froid ! Et si humide... Tiens, une tâche sur ma vareuse, je n'y avais pas pris garde depuis ma blessure. Ça doit être de l'encre. Hier j'ai rempli

mon stylo. Où en est-on ? On ne voit pas Brimont, plongé dans la fumée. 6 heures moins une minute. 6 heures. Un grondement terrifiant déchire le voile de brume. Des milliers d'obus explosent dans le ciel. Le brouillard se mêle à la fumée. C'est parti... on voit des hommes sortir de terre et courir. L'espace d'un instant, la fumée d'éclatement masque une partie du chemin à parcourir, et on aperçoit des silhouettes noires sauter en l'air, puis retomber. Un bon nombre d'hommes rebrousse chemin, ils clopinent lentement – ce sont les blessés, tandis que les nôtres continuent à avancer."

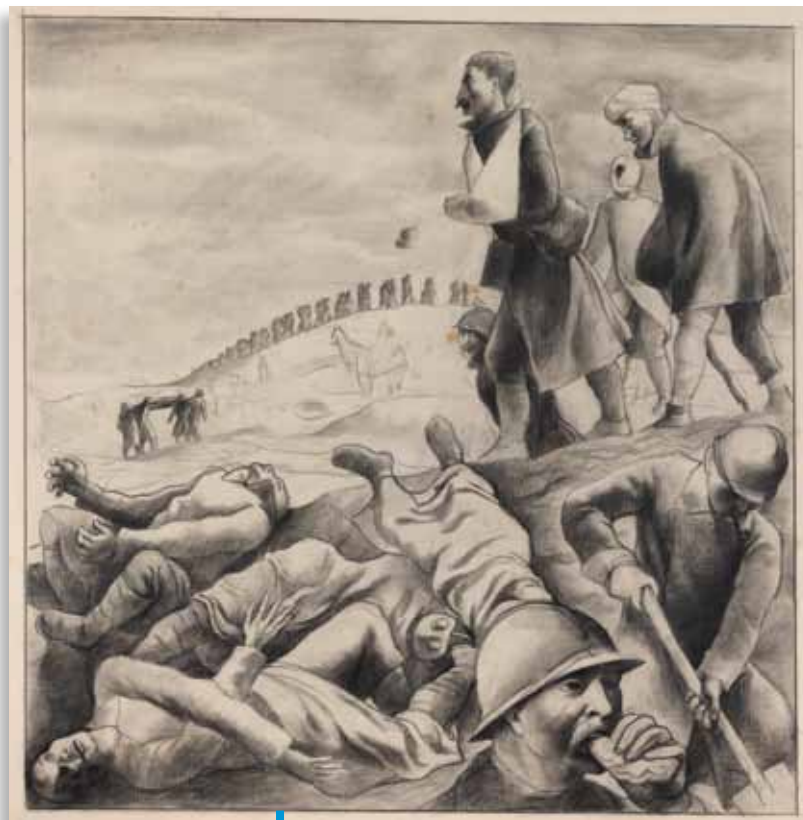




Après, Alexandre Zinoviev.
Huile sur toile, Historial de Péronne, 13 Fi 14.

L'attaque, mémorable, fait l'objet de pas moins de quatre descriptions dans ce carnet : le jour même, très brièvement, puis les 19, 20 et 23 avril, une fois en réserve. "A quelques 15 kilomètres d'ici, entre les barbelés, les cadavres crispés sont restés étendus au sol, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes comme hurlant par-delà la mort l'horreur de la guerre et du meurtre. Mais cela appartient déjà au passé. Le présent nous saisit, et ce qui a eu lieu, ce qui a été vécu dans l'horreur de tout notre être s'est transmué sous la forme d'un récit que les bouches reprennent." La mort de masse, fait banal mais toujours aussi terrible, éclate dans Les morts, les blessés et les vivants avec ses corps tordus, ses blessés fantômes, et la vie qui continue : un soldat creuse des tombes la pipe au bec, un autre croque un quignon de pain, au tout premier plan qui recèle dans les œuvres de Zinoviev la leçon de l'image.

La victoire de Courcy, l'une des rares de l'offensive du 16 avril 1917, a coûté cher aux soldats russes : les pertes s'élèvent à 3000 hommes, dont 700 tués. C'est pourquoi prédomine le sentiment d'abattement dans le tableau *Après*, peint dans la "région de Reims" en 1917. Les casques allemands rapportés en trophée, percés d'une balle, et la une du journal célébrant la prise de Courcy semblent dérisoires face au sentiment d'échec. C'est la dernière bataille du Corps expéditionnaire russe en France, et la dernière expérience du front pour Zinoviev. Reconnu enfin comme artiste, il accomplit la fin de sa guerre loin du front : en hôpital à Lyon dès décembre 1917, puis aux États-Unis et au Canada lors d'une mission de promotion de la Légion étrangère pour l'emprunt de la Liberté, du 5 septembre au 5 décembre 1918.



Les morts, les blessés et les vivants, Alexandre Zinoviev.
Historial de Péronne 9 Fi 82.

"J'ai cueilli des fleurs le 23 juillet 1948 à l'endroit que j'ai cru reconnaître comme étant notre ancienne première ligne entre la montée de Craonnelle et la ferme d'Hurtebise, devant le plateau de Vauclair."

Alexandre Zinoviev

Trente ans plus tard, Alexandre Zinoviev, qui avait combattu sur le Chemin des Dames en 1914-1915, écrira dans un herbier vierge de tout autre commentaire : "J'ai cueilli des fleurs le 23 juillet 1948 à l'endroit que j'ai cru reconnaître comme étant notre ancienne première ligne entre la montée de Craonnelle et la ferme d'Hurtebise, devant le plateau de Vauclair." Une expérience décidément ineffaçable.

Alexandre SUMPF

LE 152^e RI À BOUT DE SOUFFLE

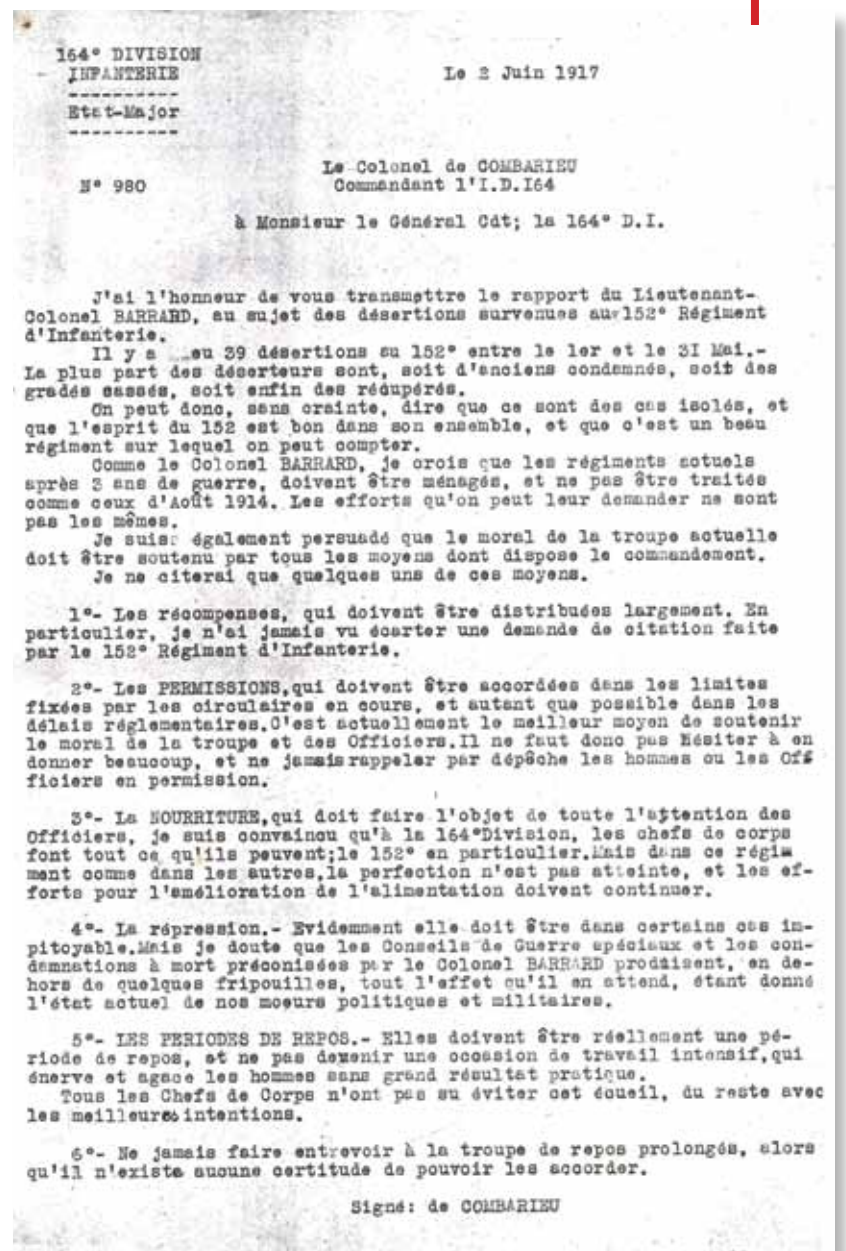
"Je te dirais qu'en ce moment tous les combattants en ont marre de l'existence. Il y en a beaucoup qui désertent. Dix à ma compagnie qui ont mis les bouts de bois dans la crainte d'aller à l'attaque. Je crois que ça va faire comme chez les Russes, personne ne voudra plus marcher", écrit un soldat du 152^e régiment d'infanterie¹. En mai et juin 1917, la crise du moral n'épargne pas les "Diables Rouges" sur le Chemin des Dames.

Dans la CRISE du MORAL

Le 14 juillet 1917, le 152^e RI défile sur les Champs-Élysées et reçoit des mains du président de la République la fourragère jaune. Ayant acquis le surnom de "Diables Rouges" lors des combats du Viel Armand en 1915, le 152^e RI vient d'être auréolé d'une nouvelle victoire avec la reprise de la Caverne du Dragon le 25 juin. Pourtant dès son arrivée sur le Chemin des Dames en mai 1917 le doute et la lassitude s'installent chez les hommes épuisés par les combats. Le 21 mai, la veille de l'attaque du plateau des Casemates, 20 hommes désertent. En tout 39 hommes choisissent de quitter les rangs du 152^e RI ce mois-là. Le 20 juin, alors que le bruit cours d'une attaque en direction d'Hurtebise et de la Caverne du Dragon, les hommes de la 9^e et 11^e compagnie décident de ne pas remonter. La veille de l'attaque, 45 hommes se mutinent en se réfugiant dans creute. Ils sont retrouvés puis ramenés au camp du Moulin Rouge. Ils finissent pas reprendre les armes.

Les désertions et manifestations au sein du 152^e RI ont été diversement analysées par le commandement. Dans une lettre au général commandant la 164^e division d'infanterie, le colonel de Combarieu assume l'état moral dans lequel se trouve le régiment et énumère un certain nombre de dispositions qui selon-lui permettront de soutenir le moral de ses hommes : récompenses, permissions, nourriture et périodes de repos. Concernant la répression, il émet des doutes sur les conseils de guerre spéciaux et les condamnations à mort "étant donné l'état actuel de nos mœurs politiques et militaires", explique-t-il.

Lettre du colonel de Combarieu de la 164^e division d'infanterie sur les désertions au 152^e RI, 2 juin 1917. SHD 19N1558.



"Je crois que les régiments actuels après 3 ans de guerre, doivent être ménagés, et ne pas être traités comme ceux d'août 1914. Les efforts qu'on peut leur demander ne sont pas les mêmes".

Colonel de Combarieu.

VINCENT MOULIA

ET SES CAMARADES DU 18^e RI

Une photographie de poilus de la Grande Guerre prise en mai 1917 et voici que Vincent Moulia apparaît parmi ses camarades du 18^e régiment d'infanterie. Un cliché rare du survivant des exécutions "pour l'exemple", pris entre les combats meurtriers de Craonne les 4 et 5 mai et la mutinerie du 27 mai à Villers-sur-Fère.



Photographie de soldats du 18^e régiment d'infanterie en mai 1917. Au centre, debout, le cinquième homme est Vincent Moulia, condamné à mort le 7 juin 1917 pour mutinerie et qui s'évade le 11 juin de sa geôle de Maizy. André Boblet, le troisième assis au centre, est tué le 2 juin 1917 à Craonne.

Coll. Albert Boblet.

Les RESCAPÉS de CRAONNE

Mai 1917, dans un village de l'Aisne à l'arrière-front du Chemin des Dames. Le soleil brille et les hommes du 18^e régiment d'infanterie profitent d'un instant de repos pour se prendre en photo. On lit, on discute, on se raconte les dernières nouvelles. Ces hommes ont connu l'horreur depuis trois ans comme l'attestent les brisques sur leur uniforme. Anciens et plus jeunes reviennent

de l'enfer de Craonne, lorsqu'on leur a commandé de monter à l'assaut du plateau de Californie les 4 et 5 mai 1917. Le régiment a laissé près de 800 hommes sur le champ de bataille. Un millier d'hommes viennent les jours suivants au cantonnement à Villers-sur-Fère renflouer les pertes.

¹ - Les comparaisons avec les différentes photographies connues de Vincent Moulia ainsi que les indications de son uniforme ne laissent pas de doute sur son identification.

Au centre du groupe de fantassins, Vincent Moulia se tient debout avec une main dans la poche de sa vareuse¹. Il arbore sur la manche droite ses galons de caporal et deux brisques pour ses blessures, sur l'autre manche sont cousues trois brisques pour deux ans passés au front ainsi que l'insigne de tireur. Sur sa poitrine, il a placé le ruban de la Croix de guerre, reçu en 1916. Dans sa poche gauche est placé sa montre à gousset, dans l'autre semble tenir un journal. L'un de ses camarades tient aussi dans ses mains un exemplaire du journal *Le Petit Parisien*. Si le jour de l'édition n'est pas clairement identifiable, il est certain que la lecture des journaux a imprégné le moral des hommes présents sur la photo en ce mois de mai. En mai 1917, ce journal titre à la Une : "A l'unanimité les

socialistes français décident d'aller à Stockholm" et "La révolution russe au jour le jour".

Cette photographie a été confiée au soldat Pierre Boblet (le troisième assis au centre), qui l'a envoyée à son frère André. Ce dernier a noté au verso : "Reçu le 31 mai 1917, Boblet André. Dernier souvenir de mon frère Pierre, mort aux [sic] champ d'honneur, le 2 juin 1917, à Craonne, Aisne". Pierre Boblet était né à Durtal dans le Maine-et-Loire. Cet Angevin de la classe 1914, rescapé de l'assaut du plateau de Californie le 5 mai, savait-il ce qu'il lui adviendrait lorsqu'on ordonna au 18^e RI de repartir pour les tranchées de Craonne le 27 mai ?

La MUTINERIE de VILLERS-SUR-FÈRE

Les uniformes nettoyés et le sourire aux lèvres, les hommes présents sur la photo avaient atteint un niveau d'éreintement hors du commun. Replacée dans son contexte, cette photographie prend une autre dimension. Ce cliché qui nous donne à voir Vincent Moulia parmi ses camarades du 18^e RI, porte en lui le symbole du basculement de mai 1917 chez ces "briscards" revenus des pires fournaies depuis 1914 et qui s'apprêtent à manifester leur mécontentement envers la conduite de la guerre. Tout porte à croire que ce cliché a été pris à Villers-sur-Fère pendant la mise au repos du régiment après les terribles combats pour la reprise de Craonne les 4 et 5 mai 1917 et avant la mutinerie qui éclate dans ses rangs le 27 mai. Ce soir-là, la Pentecôte est "arrosée copieusement", avec des soldats du 267^e RI qui racontent que le 162^e RI refuse de marcher et qu'on va faire remonter le 18^e RI à sa place. L'effervescence gagne alors tout le régiment le soir au moment de s'embarquer dans les camions. Des coups de revolver sont tirés, des grenades sont lancées et les soldats entonnent *l'Internationale*.

Deux bataillons finissent par s'embarquer, mais un refuse toujours. Après des échauffourées avec les gendarmes, 60 récalcitrants acceptent de gagner Fère-en-Tardenois encadrés par les gendarmes puis finissent par remonter au front. Le commandement décide l'arrestation de 130 hommes au 2^e bataillon, 104 sont envoyés en prison pour 30 ou 60 jours, 14 sont envoyés dans des sections disciplinaires et 12 sont déférés devant le conseil de guerre désignés comme les meneurs de la révolte.

Le 7 juin 1917, le conseil de guerre réuni à Maizy prononce 5 condamnations à mort, dont celle de Vincent Moulia, qui n'est pas commuée par le président de la République, Raymond Poincaré. Vincent Moulia parvient à s'enfuir le 11 juin dans la soirée à la faveur d'un bombardement. Le lendemain, Jean-Louis Lasplacettes, Alphonse Didier et Casimir Canel sont exécutés près de l'église de Maizy (Fidèle Cordonnier est gracié). Après un périple entre le Chemin des Dames et Paris, Vincent Moulia parvient à prendre un train pour atteindre son village natal de Nassiet (Landes). Là, il se cache dans la forêt dans un premier temps, avant de gagner Pampelune en Espagne, où il demeure de 1918 à 1936, malgré l'amnistie de 1925. En Espagne, il se marie avec sa fiancée Berthe². Combien d'hommes présents sur la photographie de mai 1917 sont sortis vivants de la Grande Guerre ? Combien ont choisi de manifester leur mécontentement lors de la mutinerie de Villers-sur-Fère ? La présence de Vincent Moulia parmi eux ne permet pas de douter du caractère historique de cette photographie pour l'étude des mutineries de 1917.



Vincent Moulia et sa femme Berthe, dans le documentaire "Moi Vincent Moulia" d'Alain Decaux, 1979. INA.

Franck VILTART

Remerciements : Albert Boblet

2 - Sur l'histoire de Vincent Moulia : Pierre Durand, *Vincent Moulia et les pelotons d'exécution du général Pétain*, Paris, 1978 ; Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Paris, 1999 ; *Vincent Moulia, fugitif pour l'exemple*, un film de Chantal Quaglio et Patrick Colin, produit par le Département de l'Aisne, 2014.

JUIN 1917, AURONS-NOUS LA RÉVOLUTION ?

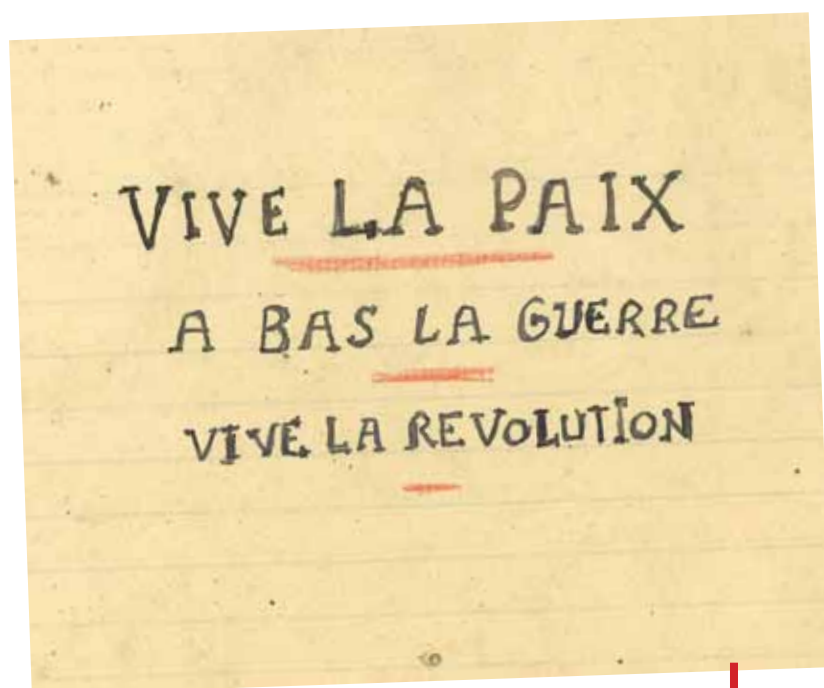
Beaucoup de souvenirs d'officiers de la Grande Guerre n'ont jamais été publiés. C'est le cas de ceux de Maurice de Barescut qui, au moment des mutineries de 1917, est au côté du général Pétain, aide-major général des opérations.

Ses souvenirs mettent en évidence la situation alarmante dans laquelle se trouve la France au début du mois de juin 1917 et les mesures pour le moins surprenantes proposées par Paul Painlevé, ministre de la guerre, pour endiguer la crise des mutineries.

La PEUR de L'EMBRASEMENT

A la fin du mois de mai 1917, en France, la situation est explosive. Pour la première fois depuis le début de la guerre, le pays est paralysé par les grèves. Cela a commencé le 10 mai avec la grève des Midinettes et sa multiplication dans tous les secteurs économiques y compris les usines d'armement. A l'arrière du front et en particulier dans le secteur du Chemin des Dames, les mutineries qui ont commencé vers le 20 mai, atteignent leur apogée du 2 au 5 juin avec notamment la révolte de Cœuvres. Le gouvernement est désarmé au point de craindre une révolution.

Sur le plan international, la situation est tout aussi inquiétante. La révolution a éclaté en Russie, alliée de la France. Le congrès international organisé par les Russes à Stockholm se propose de réunir les socialistes de tous les pays afin de rechercher des solutions de paix. Les Français sont invités, mais cette perspective ne fait pas l'unanimité car la récupération de l'Alsace et de la Lorraine est pour beaucoup un préalable à toute discussion concernant l'arrêt de la guerre. Le 31 mai, Pétain obtient du gouvernement le refus d'accorder les passeports aux syndicalistes français. Il a arraché cette décision en arguant qu'aller à Stockholm rendrait l'armée intenable.



Tract réalisé par un soldat lors des mutineries de 1917.

Coll. part.

C'est exactement l'inverse qui se produit. L'annonce fait l'effet d'un coup de tonnerre. Le refus d'accorder les passeports devient un puissant catalyseur des mutineries, car pour les combattants français c'est un espoir de paix qui disparaît.

Le gouvernement français est pris de panique. Que faire face à cette situation ? A la demande du gouverneur de Paris, dans le plus grand secret, les 15^e et 20^e régiments de Dragons viennent se poster dans le secteur de Dammartin-en-Goële, les 27^e et 32^e régiments de Dragons aux environs de Luzarches. Le 97^e RI s'installe à Écouen et aux environs. Ce dispositif de près de 5 000 cavaliers et fantassins est destiné à intervenir, le cas échéant, pour maintenir l'ordre dans Paris et à prévenir toutes tentatives de régiments mutinés de rejoindre la capitale depuis le front. En fait, les augmentations de salaire vont avoir rapidement raison du désordre. La crise militaire avec les multiples refus d'obéissance qui se propagent est plus délicate à résoudre car totalement inédite. Début juin, autour de Soissons, les régiments sont en effervescence dans les villages de Berzy, Aconin, Cœuvres, Mercin et Dommiers. Dans les gares, de nombreux incidents éclatent parmi les permissionnaires.



"Souvenir de la grève [1917]". Coll. part.

S'agit-il d'une grève civile dans une gare de triage, ou d'une manifestation de soldats ? En juin 1917, de nombreux soldats se livrent à des déprédations dans les trains, insultent les chefs de gare ou s'en prennent physiquement aux commissaires militaires présents dans les gares à l'occasion de permissions.

"L'écho des grèves", dessin humoristique sur la grève des Midinettes publié dans le supplément du *Petit Journal* le 10 juin 1917. BNF



RÉPRIMER les MUTINERIES

Le 5 juin 1917 dans la soirée, le ministre de la guerre, Paul Painlevé, vient au GQG pour rencontrer le général Pétain, nouveau commandant en chef des armées depuis le 15 mai en remplacement du général Nivelle. La réunion se tient en présence des généraux Debeney et Franchet d'Espèrey et de plusieurs officiers du GQG. Le général de Barescut en a été le témoin.

Le rapport que présente le commandant Tournès de la situation de la VI^e armée est inquiétant. Comment réprimer les refus collectifs de remonter au front ? Les militaires ne voient qu'une solution : le rétablissement des cours martiales. Le ministre de la guerre s'y oppose, car il aurait contre lui toute la Chambre. On parle ensuite de la condamnation à mort de Breton et Lamour arrêtés parmi les meneurs dans l'affaire de Pévy et Prouilly. Breton soldat du 128^e RI est instituteur. Il a réussi à alerter des hommes politiques. Si sa grâce n'est pas accordée, dit le ministre, ce sera la grève partout dans le Midi. On

se demande ensuite où envoyer les soldats condamnés aux travaux forcés. En principe, c'est à l'île de Ré, mais les participants à la réunion admettent qu'il faut trouver un autre lieu que cette station balnéaire. Puis le ministre demande pourquoi les officiers n'appliquent pas les prescriptions du service intérieur grâce auxquelles tout gradé a le droit de forcer l'obéissance. Autrement dit, le ministre suggère les exécutions sommaires pour arrêter le mouvement. Barescut témoigne de la confusion qui régnait ce jour-là.

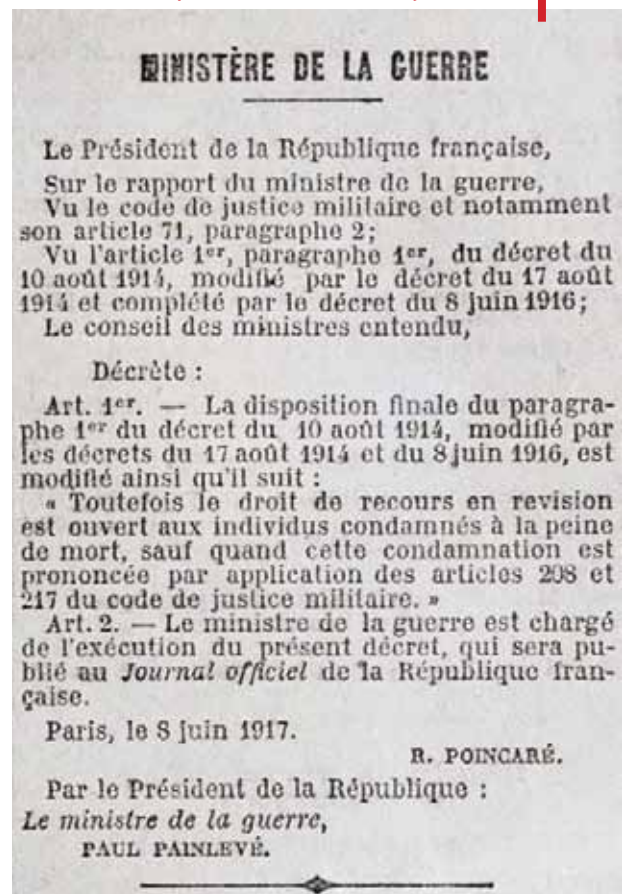
"Le général Pétain fait alors observer qu'il est extraordinaire qu'alors, qu'à l'intérieur, on n'ose prendre aucune mesure et qu'on les prend en s'entourant de toutes les précautions possibles contre un fauteur de désordre, à l'avant au contraire, on doit prendre les mesures les plus graves immédiatement. Comment prendre ces mesures ? On peut au combat abattre un fuyard qui entraîne ses camarades au cri de sauve-qui-peut. Mais en dehors des excitations du combat, jamais un officier n'abattra de sang-froid un homme qui a déposé son sac sur le bord du fossé. Cet homme n'est pas seul. C'est une bande armée à laquelle un seul officier fait face. Cet officier joue sa peau et a en face de lui des hommes qui font la guerre depuis 3 ans.¹"

"Le ministre répond qu'il couvrira tout acte énergique de répression, il en prend l'engagement devant témoins."

Le général de Barescut.

Le problème est clair, comment réprimer une manifestation d'hommes en armes ? Pétain demande au ministre de réunir les Chambres en comité secret pour leur faire part de la gravité de la situation. Selon lui, si les Allemands attaquent, ils seront à Paris en deux jours. Sa solution : arrêter les fauteurs de trouble qui sont déjà identifiés. Pour lui, ce sont les syndicalistes qui ont organisé les grèves et qui sont à la solde de l'Allemagne. Painlevé lui répond que c'est impossible, mais que si le général lui donne deux divisions il fera arrêter les distributeurs de tracts et rechercher les imprimeurs clandestins. La réunion se termine comme elle avait commencé, sans solution pour arrêter le mouvement.

Décret du 8 juin 1917 qui suspend le droit de recours en révision pour les soldats condamnés à mort, publié au Journal officiel le 10 juin 1917. BNF



Portrait du général Maurice de Barescut. *Le Pays de France*, septembre 1918.

Le 8 juin, au cours d'une réunion avec Painlevé et Foch, Pétain tente une nouvelle fois d'obtenir le rétablissement des conseils de guerre spéciaux. Le gouvernement s'y refuse car cette régression nécessiterait la modification de la loi d'avril 1916. Cela entraînerait des débats passionnés alors que certains députés demandent de nouveaux assouplissements de la justice militaire. Une solution est trouvée le 11 juin. Le pouvoir politique se défait sur le militaire : Painlevé autorise Pétain quand : "Les nécessités impérieuses de la défense nationale exigent impérieusement une sanction immédiate, de ne plus transmettre au président de la République les dossiers de recours en grâce des condamnés à mort pour les crimes les plus graves." Autrement dit le droit de grâce peut être suspendu sur simple décision du commandant en chef. Heureusement, cette procédure d'exception durera peu, les mutineries redescendant d'intensité, elle est rapportée un mois plus tard. Durant cette période, certains dossiers de condamnés à mort sont soumis au président de la République qui accepte toutefois l'exécution de huit soldats. En revanche, sept soldats sont exécutés sans possibilité de recours en grâce, directement sur ordre de Pétain, les 19 et 20 juin 1917. Une décision qui demeure déconcertante car à cette date la crise des mutineries est déjà en train de décroître.

Denis ROLLAND

¹ - Souvenir inédits du général Maurice de Barescut. Coll. part.

LA GRÈVE DES TRANCHÉES

Le 9 juillet 1917, le général Micheler écrit :
"Je constate que l'intérieur se calmant, la répercussion a été immédiate dans l'armée".
L'analyse des mutineries de 1917 ne peut nier leur concomitance avec l'important mouvement de grèves qui affecte la société française au même moment.

La crise parmi l'armée française au printemps 1917 peut-elle être assimilée à une grève ? Les exemples de revendications ou de négociations parmi la troupe sont innombrables en 1917. Les réclamations peuvent d'abord être "locales". A Chacrise, les conducteurs d'artillerie du 46^e RAC revendiquent la même indemnité que les servants. Le général Mitry considère alors qu'il s'agit d'une sorte de grève sans acte d'indiscipline caractérisé. Devant Saint-Quentin, les hommes du 92^e RI réclament la destruction de l'église qui sert d'observatoire aux Allemands. Les revendications les plus nombreuses demeurent le refus de retourner en première ligne, du repos, le retour des permissions, ou encore l'arrêt de la guerre. À Ambleny, les hommes venus manifester sous les fenêtres du général Priou acceptent de remonter en ligne après discussion avec lui. À Berzy et Aconin les 129^e et le 36^e RI les soldats crient : "Vive la grève !". Les revendications des mutins font l'objet d'un document remis au général de Roig pour être transmis au gouvernement. À Missy-au-Bois 400 hommes du 370^e RI refusent obstinément de remonter en ligne. Il suffira au commandement d'attendre pour que les mutins se rendent. À Mourmelon, au 217^e RI, la grève des tranchées est claire : les soldats acceptent d'effectuer toutes les tâches qui leur incombent, mais refusent de retourner en première ligne.

On notera que durant toute la crise, le terme de "grève" est à quelques exceptions près le seul terme employé par les soldats et les officiers. Le drapeau rouge utilisé par les mutins se réfère directement à la grève chez les ouvriers, tout comme *l'Internationale*. Mais plusieurs caractéristiques des événements de 1917 montrent qu'il ne s'agit pas d'une remise en cause du fonctionnement de l'armée car les officiers sont respectés la plupart du temps. Souvent d'ailleurs, des mots d'ordre circulent pour cela. Pour autant, cela n'exclut pas les dérapages. À Ville-en-Tardenois, le général Bulot est molesté car il est détesté par ses hommes, mais en même temps le colonel Brindel est acclamé et le lieutenant-colonel Baudrant est

protégé. Ces dérapages relèvent souvent d'attitudes individuelles comme celle du soldat Denison (85^e RI) qui fait un croche-pied à un officier ou de Didier (18^e RI) qui en gifle un autre. L'action du commandant Jusselain tirant à la mitrailleuse sur les mutins du camp de Ville-en-Tardenois, d'abord au-dessus de leurs têtes, puis en abaissant progressivement le tir est un cas unique. Il semble bien que cet officier ait cédé à la panique car parmi les blessés figure l'officier commandant le dépôt.

Comme dans toute grève, le mouvement ne fait jamais l'unanimité, si quelques meneurs ont pris le dessus, des bagarres surviennent fréquemment avec ceux qui refusent de se mutiner. Lorsqu'ils sont interrogés, les soldats incriminés disent qu'il s'agissait pour eux de faire entendre leurs revendications.

Autre point qui montre le caractère limité de la contestation, les mutins le disent, "si les Allemands attaquent nous tiendrons les tranchées" et dans aucun incident elles ne sont abandonnées. Dans les grandes manifestations de soldats les armes restent aux cantonnements. Il faut voir dans les rares cas de mitraillages à l'aveuglette (18^e RI et 70^e BCA), sans d'ailleurs faire de victimes, des dérapages individuels sous l'emprise de l'alcool. C'est là un autre point qui ne doit pas être négligé. L'usage immodéré du vin joue un rôle de puissant catalyseur dans la majorité des mutineries.

En définitive, le caractère éphémère du mouvement d'indiscipline de 1917 doit permettre de mieux considérer l'analogie avec une grève. Le général Maistre l'avait compris lorsqu'il écrit le 3 juin 1917, que : "l'effervescence d'indiscipline actuellement constatée sera d'autant plus passagère qu'elle s'est manifestée d'une façon plus subite". L'inquiétude du Grand Quartier Général a été d'autant plus grande qu'il n'a pas décrypté les causes du mouvement. En revanche, il a bien compris qu'en satisfaisant à la principale revendication, les permissions, le mouvement de

contestation serait rapidement résorbé. Mais il est une autre négociation, implicite celle-là, qui fait que la guerre s'est terminée sans autres difficultés. Les généraux ont été amenés à relativiser la gravité des actes d'indiscipline. L'intolérable des mois de mai et juin 1917 est devenu progressivement et après le décroissement de la crise, admissible au mois de juillet. Les incidents qui se produisent alors ne donnent plus systématiquement lieu à des poursuites devant les conseils de guerre et les condamnations sont alors plus modérées.

Denis ROLLAND



Dessin des mutineries de 1917, dans l'Almanach du combattant en 1967, p 82.

ILS ÉTAIENT OFFICIERS

Ils ont parfois des rues ou des avenues à leur nom, d'autres sont moins connus, et pourtant ils eurent tous un rôle à jouer dans l'histoire de France, parvenant pour la plupart jusqu'au grade de général. Jeunes officiers durant la Grande Guerre, ils virent un jour se dessiner les cimes du plateau du Chemin des Dames alors que leurs unités débarquaient dans la vallée de l'Aisne, avant de s'élancer à la tête de leurs hommes dans la bataille.

MARIE-ÉMILE BÉTHOUART, CRITIQUE L'OFFENSIVE

Encore loin du général qui commandera le corps expéditionnaire français en Scandinavie en 1940 ou le 1^{er} corps d'armée en 1944, celui qui n'est alors que capitaine prend part aux combats du Chemin des Dames en 1917. Entré en guerre en 1914 comme lieutenant, il est blessé à deux reprises sur le front de l'Artois en 1915, alors qu'il servait au 158^e RI. Ayant rejoint l'état-major de la 39^e division d'infanterie



Marie-Émile Béthouart en 1923,
SHD GR 14Yd1112.

le 4 février 1916, il participe à la préparation de l'offensive du 16 avril 1917 pour le secteur entre Braye-en-Laonnois et Vendresse et décrira cette offensive comme *"mal conçue et mal organisée, où s'accumulent les pires erreurs stratégiques et tactiques de la guerre"*, considérant le dispositif d'attaque *"comme l'un des plus hérétiques des annales de la guerre"*. Présent en première ligne près de Verneuil, il sera témoin de l'attaque, décrivant les *"mitrailleuses sortant de terre ou émergeant des bois qui tirent sur nos hommes dans le dos"* et vivra comme une humiliation d'avoir dû rester dans la tranchée tandis qu'autres attaquaient.

A sa demande, il passe au 146^e RI le 3 mai 1917, il a alors 27 ans. Désigné pour monter en ligne près de Braye-en-Laonnois le 13 mai, il est attaqué dès le lendemain. Chargé de reprendre des positions, il tiendra son secteur jusqu'au 2 juin, ce qui lui vaudra d'être cité : *"A pris le commandement d'une compagnie sur sa demande, malgré l'impotence partielle du bras gauche causée par blessure de guerre. A dirigé avec sang-froid, courage et ténacité la résistance de sa compagnie dans plusieurs attaques qu'elle a eu à subir du 14 au 19 mai 1917"*². Officier de 1^{er} ordre selon ses supérieurs, Béthouart sera, à la fois dans les états-majors et la troupe, un témoin des combats du Chemin des Dames, mais aussi de ses conséquences, aux prises avec la crise des mutineries. Engagé ensuite à Verdun puis au mont Kemmel, il terminera la guerre dans le secteur de Saint-Mihiel à la tête d'un bataillon.

DE LATTRE DE TASSIGNY, à L'ASSAUT de CERNY

Le futur commandant de la 1^{re} armée française qui sera fait maréchal de France à titre posthume en 1952 laissera lui aussi une trace de son passage au Chemin des Dames. Après être entré en guerre comme lieutenant au 12^e régiment de dragons, il passe dans l'infanterie en décembre 1915 et rejoint le 93^e RI comme capitaine. Devenu adjudant major de son bataillon en mars 1916, c'est un officier de 28 ans déjà cité à cinq reprises et quatre fois blessé au feu, dont une intoxication au gaz à Verdun, qui arrive au Chemin des Dames en 1917. Engagé avec son régiment au sein de la 21^e division près de Cerny-en-Laonnois à partir du 18 avril, il participe aux



Jean de Lattre de Tassigny en 1924.
SHD GR 13Yd1595.

1 - Marie-Émile Béthouart, *Des hécatombes glorieuses au désastre*, Paris, Presses de la Cité, 1972.
2 - SHD, GR 14Yd1112, dossier personnel du général Béthouart.

combats début mai et se voit cité pour avoir tenu et organisé le terrain conquis le 5 mai 1917, jouant un rôle majeur dans la prise du tunnel de Cerny-en-Laonnois. Pour la même raison, il sera à nouveau cité à l'ordre de la VI^e armée le 21 octobre 1917, son comportement étant loué par ses supérieurs : "A l'attaque du 5 mai 1917, adjudant-major d'un bataillon de 1^{re} ligne, a donné les plus belles preuves de décision, de bravoure et d'énergie, par son action personnelle et les dispositions qu'il a prises, a largement contribué à assurer la conquête par son bataillon, d'un objectif important avec 700 prisonniers et un matériel considérable et a repoussé

le lendemain de violentes contre-attaques de l'ennemi". Évacué pour surmenage, il quitte le Chemin des Dames épuisé d'après son supérieur, qui recommande ensuite de l'envoyer dans un état-major. Il y restera jusqu'à la fin de ce conflit, qu'il achève comme capitaine avec 7 citations³.

FRANÇOIS INGOLD, dans la CAVERNE du DRAGON



François Ingold en 1914.
SHD GR 14Yd1008.

Rallié à la France Libre dès 1940 et futur chancelier de l'Ordre de la Libération de 1958 à 1962, François Ingold passe lui aussi par le Chemin des Dames avec un témoignage marquant. Appelé de la classe 1914, il sert dans l'infanterie coloniale en Artois, comme sergent instructeur au Sénégal, puis sur le front d'Orient. Accepté comme élève à Saint-Cyr, il regagne la France en février 1917 où il est très bien noté par ses supérieurs⁴ et se voit affecté au 7^e RIC afin d'accomplir son stage de sortie d'école. Alors qu'il a 23 ans et qu'il n'a pas encore connu la guerre telle qu'elle a évolué sur le front depuis 1915, c'est comme aspirant fraîchement promu qu'il rejoint son unité vers Oulches en juillet 1917 sous les obus. En ligne à l'est d'Hurtebise jusqu'en septembre 1917, à une période où les combats sont moins intenses, il décrira dans ses mémoires la vie des tranchées, l'horreur vécue au front, les attentes, le courrier, la relève, le ras-le-bol des soldats, mais livrera surtout une description d'un des endroits mythiques du secteur : la Caverne du Dragon. Dès qu'il en a l'occasion, il retrouve son frère, aspirant comme lui, affecté au 21^e RIC qui occupe le secteur voisin d'Hurtebise, et offre un regard résumant malheureusement cet endroit : "Cette grotte du Dragon était vraiment étrange. Un cimetière pour les morts, des couchettes pour les vivants, une ambulance pour les blessés, une chapelle pour tous, s'y trouvaient resserrés...⁵". Il rejoindra ensuite le secteur de Reims et se distinguera au fort de Pompelle, terminant le conflit sous-lieutenant sur le front de Champagne.

ALPHONSE JUIN, le CHEMIN des DAMES en MÉMOIRE

Est-il besoin de présenter le dernier officier de l'armée française à avoir été élevé à la dignité de maréchal de France de son vivant ? Mais bien avant d'être à la tête de la Défense nationale, du Maroc ou de l'OTAN, Alphonse Juin servit lui aussi au Chemin des Dames. Major de sa promotion à Saint-Cyr, c'est un officier déjà remarqué qui entre en guerre en 1914 au 2^e régiment de chasseurs indigènes, devenu ensuite régiment de marche de tirailleurs marocains en 1915. Déjà cité à trois reprises, décoré de la Légion d'honneur et blessé une première fois en septembre 1914, il est blessé grièvement en mars 1915 à Mesnil-les-Hurlus. Marqué à vie, il ne pourra désormais saluer que de la main gauche par autorisation spéciale.



Alphonse Juin en 1926.
SHD GR 14Yd10.

3 - SHD, GR 13Yd1595, dossier personnel du maréchal de Lattre de Tassigny.

4 - SHD, GR 14Yd1008, dossier personnel du général Ingold.

5 - François Ingold, *Le Chemin*, Paris, 1958, p.60.

Après une longue convalescence, il demande à servir au Maroc où le général Lyautey le réclame comme aide de camp mais soucieux de participer à la guerre, malgré un bras impotent, il rejoint le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains au front le 25 décembre 1916. Ses supérieurs se disent alors heureux de l'avoir sous leurs ordres, le considérant comme "une nature d'élite auquel on peut tout confier et dont on peut tout attendre". Son régiment étant engagé dans la bataille du Chemin des Dames, il est dans le secteur de Vendresse au début d'avril 1917, il a alors 28 ans et se distingue dans l'assaut sur Chivy puis vers Cerny-en-Laonnois, obtenant une citation le 27 mai 1917 : "Officier remarquable, commandant une compagnie de mitrailleuses, a fait preuve au cours de l'assaut d'une intrépidité et d'une audace qui ont permis

à son bataillon de poursuivre une progression rapide". Noté comme un officier de la plus grande valeur, il est réclamé pour le service d'état-major. C'est ainsi qu'il finit la guerre à l'état-major de la 153^e division d'infanterie. Gardant le souvenir de ces derniers combats auxquels il prit activement part, il revient à Cerny-en-Laonnois le 4 mai 1958 lors d'une cérémonie⁶.

JACQUES ROLLOT, à CRAONNE avec le 18^e RI

Engagé volontaire en août 1914 afin de devenir officier, il passe les premiers mois de la guerre au 12^e RI, mais sa carrière et sa vie changent lorsqu'il obtient son galon d'aspirant. Affecté au 18^e RI le 11 janvier 1915, il est dans le secteur d'Hurtebise, avec la 36^e DI, la "Division des Basques". Cité le 29 mars 1915 alors que son régiment occupe le secteur d'Oulches, il est promu sous-lieutenant à titre temporaire le 10 mai 1915 puis à titre définitif en avril 1916. Après un passage par Verdun et la Somme, il revient au Chemin des Dames début avril 1917, il a alors 22 ans. Après l'échec de l'offensive du 16 avril 1917, il combat dans le secteur de Craonne où son régiment prend le plateau le 4 mai. Il est ainsi amené à vivre les refus collectifs d'obéissance qui touchent le 18^e RI en mai 1917.

Promu lieutenant le 10 mai 1917, il se distingue lors d'une attaque allemande le 3 juin sur le plateau de Vauclerc et se voit cité à l'ordre de la X^e armée. Conduisant lui-même une contre-attaque du 18^e RI le lendemain, il est à nouveau cité : "Le 4 juin 1917, a atteint le premier le plateau de Craonne, a favorisé la progression du bataillon de droite en établissant un barrage de VB sur des rassemblements allemands. A organisé la position dans la nuit suivante. A fait la reconnaissance du terrain que d'autres compagnies devaient attaquer le lendemain. A maintenu intégralement tous les gains de la journée sous un bombardement des plus violents". Le 8 décembre 1917, une nouvelle citation soulignant sa "superbe attitude au plateau de Californie le 4 mai et le 3 juin 1917" ainsi qu'un coup de main accompli en novembre 1917 lui vaut l'attribution de la Légion d'honneur. Après l'Alsace et la Champagne, il rejoindra à nouveau la Picardie où il sera fait prisonnier à Rubescourt (Oise) le 30 mars 1918. Il reverra la France en novembre 1918 et poursuivra sa carrière dans l'artillerie. Il se distinguera encore en 1940 mais sera renvoyé de l'armée de Vichy en 1942 pour

appartenance à la franc-maçonnerie. Résistant et même officier du BCRA pendant la Seconde Guerre mondiale, Jacques Rollot termine sa carrière en 1946 comme commandant militaire du Palais Bourbon⁷.



Jacques Rollot en 1934.
SHD, GR 13Yd1565.

ANDRÉ ZELLER INTOXICQUÉ

Plus connu pour avoir participé au putsch d'Alger du 21 avril 1961, cet alsacien ayant été chef d'état-major de l'armée de 1955 à 1956 puis de 1958 à 1959 est lui aussi passé par le Chemin des Dames. Admis comme aspirant à l'école de Fontainebleau, il s'engage comme volontaire en mai 1915 et devient sous-lieutenant au 27^e RAC en septembre 1916. Il a 19 ans quand il voit se profiler les hauteurs du plateau de Craonne, alors que sa batterie s'installe au bois de Beaumarais

le 29 mars 1917. Désigné pour assurer la liaison avec le 208^e RI le 8 avril, il assiste à la longue préparation de l'offensive au plus près du front et se souviendra dans ses mémoires de l'optimisme inconscient des plans établis.

6 - SHD, GR 14Yd10, Dossier personnel du maréchal Juin.

7 - SHD, GR 13Yd1565, Dossier personnel du général Rollot.

8 - ZELLER (André), *Dialogues avec un lieutenant*, Paris, Plon, 1971, p.99.



Le 16 avril 1917 marque pour lui la découverte de la faillibilité des chefs quand il assiste à ce qu'il nomme "*la mort d'un régiment d'infanterie*"⁸ (le 208^e), observant également la fumée des chars calcinés entre La Ville-aux-Bois et Juvincourt. Pris sous le feu d'obus à "*l'odeur chocolatée, un peu écœurante*" dans la soirée du 28 avril, il survit grâce à ses deux masques mais est évacué pour intoxication de gaz asphyxiant. Noté comme un officier très zélé et "*dévoué jusqu'à la limite de ses forces*", il est cité le 30 avril pour "*son grand courage en observant les positions ennemies sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses*". Il participera ensuite à l'offensive des Flandres en 1917 puis à l'offensive de l'Ourcq en 1918 et terminera le conflit au grade de lieutenant⁹.

André Zeller en 1924.
SHD, GR 14Yd937.

RAOUL MAGRIN-VERNEREY le BAROUDEUR

Saint-Cyrien, Raoul Magrin-Vernerey est sous-lieutenant au 60^e régiment d'infanterie en août 1914. En juin 1916, il est capitaine au sein de la 14^e division d'infanterie. Il sert ainsi de la Marne à l'Aisne, de la Champagne à la Somme en passant par l'Alsace. À la fin de février, il rejoint avec ses hommes le secteur de la ferme du Luxembourg pour l'offensive du Chemin des Dames. Il a alors 25 ans, et totalise déjà 3 citations et 6 blessures. Le 4 avril 1917, alors qu'il occupe le secteur du Godat comme adjudant major du 2^e bataillon, il défend énergiquement ses positions face à une attaque allemande et parvient même à contre-attaquer ce qui lui vaut une citation à l'ordre de la V^e armée : "*Était en première ligne, le 4 avril 1917, au moment de l'ouverture d'un très violent tir de torpilles et gros obus. A organisé la défense d'un ouvrage, a soutenu trois assauts coûteux pour l'ennemi, cerné, a réussi, malgré la nuit, par une manœuvre extrêmement habile, à attaquer l'ennemi de flanc, l'a repoussé et a rétabli entièrement le front français*".

A nouveau cité à l'ordre de l'armée pour avoir assuré le maintien de son unité dans la majeure partie des positions conquises le 16 avril 1917, il est décrit par ses supérieurs comme un officier hors de pair, bien qu'ayant un "*facile penchant à l'ironie et à la critique*" qui devait avoir un peu trop de raisons de s'exprimer en cette période. Quand le conflit s'achève, il totalise 11 citations ainsi que 7 blessures et une réputation de baroudeur. Par la suite, Raoul Magrin-Vernerey sera l'un des premiers officiers à rallier la France Libre en 1940 avec la 13^e DBLE et sera plus connu sous le nom de Monclar. Inspecteur de la Légion étrangère en 1948 puis chef des forces terrestres françaises en Corée en 1950, il finira sa carrière comme gouverneur des Invalides¹⁰.



Raoul Magrin-Vernerey en 1953.
SHD, GR 14Yd33.

Vincent DUPONT

9 - SHD, GR 14Yd937, Dossier personnel du général André Zeller.
10 - SHD, GR 14Yd33, Dossier personnel du général Magrin-Vernerey.

ALBERT COPIEUX PEINT LES

Albert Copieux, peintre, graveur et aquarelliste, a longtemps tenu secrète une œuvre monumentale constituée de centaines de peintures et dessins réalisés entre 1914 et 1918. Au cœur de cette œuvre, le Chemin des Dames tient une place prépondérante. Parcourant ce front durant l'année 1917 avec le 105^e régiment d'artillerie lourde, l'artiste a cherché à témoigner de la vie quotidienne des hommes plongés dans la bataille.

Des BEAUX-ARTS du HAVRE au FRONT

Né le 16 janvier 1885 à Angers, Albert Copieux arrive avec ses parents au Havre à l'âge de 7 ans. Sorti de l'école mécanique à 12 ans, il s'adonne à la peinture, au dessin, et intègre l'école des Beaux-arts du Havre. Il y côtoie les peintres Dufy, Friesz et Braque. A la fin de ses études, après trois années parisiennes en tant que dessinateur maquettiste, il est appelé au 11^e régiment d'artillerie de Versailles, avant d'être démobilisé en 1907, avec le grade de maître peintre¹. De retour à ses dessins, sa carrière professionnelle

est brutalement interrompue le 3 août 1914, lorsqu'il doit rejoindre, pour la durée de la guerre, le 105^e régiment d'artillerie lourde (RAL).

Après les combats de l'Artois en 1915 et de la Somme en 1916, de mars 1917 à janvier 1918 le groupe du 105^e RAL auquel appartient Albert Copieux parcourt l'ensemble des secteurs du Chemin des Dames : "que le groupe connaît dans ses moindres ravins, dans



Albert Copieux, *Les noirs prennent les tranchées, Chemin des Dames, 1917.*
Aquarelle sur papier et crayon noir.
Coll. part.

1 - Registre matricule d'Albert Copieux, Archives départementales de Seine-Maritime, 1R3171.

SILHOUETTES DU CHEMIN DES DAMES

Albert Copieux (1885-1956),
*Attaque du Chemin des
Dames, octobre 1917.*
Aquarelle, fusain et gouache
sur papier vergé.

Collection Musée d'art moderne
André Malraux, MuMa Le Havre.



ses moindres tranchées et participe aux attaques successives de seize divisions et force vite l'admiration de l'infanterie" rapporte l'historique régimentaire. Du Moulin de Laffaux, à Berry-aubac, en passant par Craonnelle et Hurtebise, on retrouve en effet le régiment dans tous les secteurs agités. Albert Copieux assiste à l'offensive du 16 avril 1917 depuis les positions du 105^e RAL près de Craonnelle. Il reçoit la Croix de guerre avec citation à l'ordre de la division pour le 25 juin 1917 : "s'être porté au secours de l'un de ses camarades à l'instant même où celui-ci venait d'être blessé par un obus [...]". Le 3 juillet 1917, le groupe d'Albert Copieux, qui venait de participer aux attaques du 5^e corps colonial et du 21^e corps d'armée sur le Moulin de Laffaux, est affecté au 3^e corps d'armée de la 5^e division d'infanterie. Il doit supporter une contre-attaque sur le Poteau d'Ailles pour reprendre

les tranchées perdues. L'artilleur qui garde toujours ses crayons à portée de main est chargé de transmettre les données de tirs aux artilleurs et d'assurer les communications entre les batteries.

Albert Copieux participe au pilonnage intensif du fort de La Malmaison en octobre 1917, comme en témoigne l'une de ses aquarelles. Le 1^{er} mai 1918, il est promu brigadier. En juillet 1918, on retrouve le 105^e RAL dans les combats de la seconde bataille de la Marne à Château-Thierry, où le régiment compte de nombreuses pertes. Albert Copieux est démobilisé le 1^{er} mai 1919. Il est engagé en tant que dessinateur industriel aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Il continue à peindre notamment une grande quantité de tableaux du port du Havre et de cargos à quai.

Des SILHOUETTES dans le PAYSAGE

Copieux a laissé un témoignage pictural saisissant du conflit. Jusqu'à sa démobilisation en 1919, il écrit et représente quasi quotidiennement ce qu'il voit. Il envoie ses dessins pliés à sa mère. Il n'est pas un peintre officiel et ses dessins ne sont pas diffusés, ils lui permettent simplement de témoigner et de continuer de pratiquer son art au front. Copieux dessine et peint sans chercher à délivrer un message, mais sans gommer la dure réalité de la

guerre, à la manière de Maurice Le Poitevin, autre artiste-soldat. La plupart réalisées sur papier, les aquarelles lui servent à fixer ses impressions, sa vision du paysage et les silhouettes des combattants souvent sans visage. Il peint des scènes de vie dans les tranchées, le ravitaillement, les bombardements, les enterrements, sans oublier les cadavres qui jonchent le sol.

Albert Copieux, *Dans les boyaux, Aisne, 1917.*
Sanguine, aquarelle et crayon bleu sur papier.
Collection Musée d'art moderne André Malraux, MuMa Le Havre.



De son séjour au Chemin des Dames en 1917, la plus intéressante de ses peintures demeure cette vue de face d'un groupe de tirailleurs sénégalais, représentés avec des visages noirs, presque grimés à la manière des premiers films muets. Un officier ou un sous-officier est encadré par des tirailleurs semblant tout droit sortir de la nuit, comme venus pour la relève.

Albert Copieux, *Chemin des Dames, Guetteur, octobre 1917.*
Crayon noir, aquarelle et gouache sur papier.
Collection Musée d'art moderne André Malraux, MuMa Le Havre.



En 1928, conscient de l'extraordinaire valeur des multiples dessins et peintures d'Albert Copieux, Alphonse Saladin, ami du peintre et conservateur du musée des Beaux-arts du Havre, expose une grande quantité de ceux-ci, afin de montrer au plus grand nombre cette vision terrible et tragique de la Première Guerre mondiale, à travers l'œil de l'artiste normand. En 1947, Albert Copieux devient directeur de l'école des Beaux-arts du Havre. Il meurt en 1956. L'œuvre de Copieux pendant la Grande Guerre a longtemps été ignorée car disséminée dans plusieurs musées et collections privées². C'est grâce à une exposition en 2014 au Musée d'art moderne André Malraux au Havre, où sont conservés plusieurs de ses œuvres, que les dessins et peintures de guerre d'Albert Copieux ont permis la redécouverte du parcours de ce combattant peintre marqué par le Chemin des Dames.



Jules Ausset, *Portrait du peintre Albert Copieux, 1924, huile sur toile.*
Collection Musée d'art moderne André Malraux, MuMa Le Havre.

Franck VILTART

Remerciements :
Musée d'art moderne André Malraux,
Le Havre.

2 - L'exposition 1917 au Centre Pompidou Metz en 2012 et son catalogue ne mentionnent pas son nom parmi les artistes en guerre cette année-là.

La médaille des rescapés de l'Aisne
1914-1918/1939-1940.
Coll. part.



LA MÉDAILLE DES RESCAPÉS

La reconnaissance du Chemin des Dames a connu un tournant important en 1967 avec le cinquantième anniversaire de la bataille de 1917. A cette occasion, l'association des Anciens Combattants Rescapés de l'Aisne, crée la médaille des Rescapés de l'Aisne, pour les anciens combattants français et alliés du Chemin des Dames.

À partir du printemps 1915, les décorations et signes distinctifs de reconnaissance se multiplient pour distinguer le courage des combattants français. Ainsi, en avril 1915 la création de la Croix de guerre permet de "commémorer les citations individuelles pour faits de guerre". En 1916, la médaille de Verdun créée par la ville de Verdun, est destinée aux anciens combattants français et alliés engagés sur ce

front. Les médailles commémoratives vont augmenter après le conflit, avec par exemple la médaille commémorative de la Grande Guerre (1920), la médaille des Victimes de l'invasion (1921), la médaille commémorative interalliée dite "médaille de la Victoire" (1922), la médaille commémorative d'Orient et des Dardanelles (1926), ou plus tardivement la médaille de la Marne (1937). Il faudra attendre après la Seconde Guerre mondiale pour voir une médaille commémorative de la bataille de la Somme (1956), créée par l'association des Anciens combattants de la Somme et destinée désormais aux combattants des deux guerres mondiales, notamment des combats de 1916 et 1940¹.



L'ancien combattant Camille Espauillard arbore la médaille des Rescapés de l'Aisne, la Croix de guerre et la Médaille militaire.
Coll. Espauillard / Ceux de Noisy-le-Sec 14-18.

En 1966, la médaille des Rescapés de l'Aisne est réalisée en prévision du cinquantenaire des combats du Chemin des Dames l'année suivante. Elle est constituée d'une étoile de bronze avec au centre un moulin, devant symboliser le Moulin de Laffaux (bien qu'il n'y avait plus de moulin sur place pendant la guerre), au dessus des croix rappelant les combattants décédés et les inscriptions 1914-18 / 1939-40. Au revers, un casque adrian et l'inscription Chemin des Dames - Aisne. Le ruban noir blanc noir, à lisères bleu blanc rouge, porte également une agrafe avec l'inscription "Aisne 1914-1918" ou "Aisne 1939-1940". Elle est remise avec un diplôme, sur leur demande, aux combattants français ou alliés, ayant combattu dans le secteur de l'Aisne, correspondant en fait au secteur du Chemin des Dames, des vallées de l'Aisne et de l'Ailette, au cours des deux guerres mondiales. Une marque cinquantenaire de reconnaissance du Chemin des Dames à l'initiative du monde combattant, qui devait être rappelée à l'occasion du centenaire de l'offensive d'avril 1917.

Franck VILTART



Un moulin symbolise le Moulin de Laffaux.
Coll. part.

LES CHANSONS DE CRAONNE

Un siècle après, la Chanson de Craonne est, de toutes les chansons nées de la Grande Guerre, celle qui est la plus connue et la plus enregistrée. Depuis une dizaine d'années, on en sait un peu plus sur l'histoire de la célèbre complainte.



La Chanson de Craonne, paroles et partitions publiées dans *Chansons de soldats et de marins*. Coll part.

"Sur le PLATEAU"

"J'avais vous en pousser une, une de ma composition, moi, et du sérieux, du d'circonstance." Ainsi entre en scène la chanson de Craonne dans le roman d'Henry Poulaille, *Pain de Soldat* (1937). Entre deux passages en première ligne, le 5^e bataillon de chasseurs à pied, celui-là même auquel avait appartenu Poulaille en 1917, est au repos à Romain, près de Fismes, à 15 kilomètres à peine du Chemin des Dames. Une soixantaine d'hommes sont attablés dans un bistrot du village et écoutent le caporal Michel chanter la chanson de Craonne. Non seulement Poulaille reproduit les paroles, mais il les commente. Premier couplet et premier refrain : "Dans la salle enfumée, tous les soldats communiaient soudain

dans un même sentiment d'injustice... Et le plateau était encore dans leur souvenir si fort qu'ils frissonnaient". Second couplet. Un adjudant entre alors que le refrain retentit une nouvelle fois, "hurlé par toutes les voix" car "tous le savaient, même les jeunes qui venaient pour la première fois de l'entendre". Mais l'adjudant laisse faire : "au fond de lui-même leur donnait-il raison", explique Poulaille. Troisième couplet, dernier refrain. "Des soixante poitrines le chant montait énorme, plein de volonté, vengeur :

*" C'est à vot' tour, messieurs les gros
De monter su'l'plateau... "*

Une VERSION "COMMUNE"

A quelques mots près, la Chanson de Craonne que chantent les chasseurs de Poulaille est celle qui a été publiée trois ans plus tôt par Paul Vaillant-Couturier dans *Commune*, la revue des intellectuels communistes. Trois couplets, deux refrains. Ce sont ces paroles de 1934 qui ont été gravées sur disque, en 1952 pour la première fois, par Eric Amado, et qui ont été par la suite et jusqu'à aujourd'hui enregistrées par plus de trente interprètes, dont Mouloudji et Marc Ogeret. Ce sont ces paroles qui sont chantées chaque 11 novembre à Gentioux (Creuse), en écho à l'inscription "Maudite soit la guerre !" du monument aux morts. Ce sont ces paroles qu'en ces temps de Centenaire, des chorales reprennent dans toute la France.

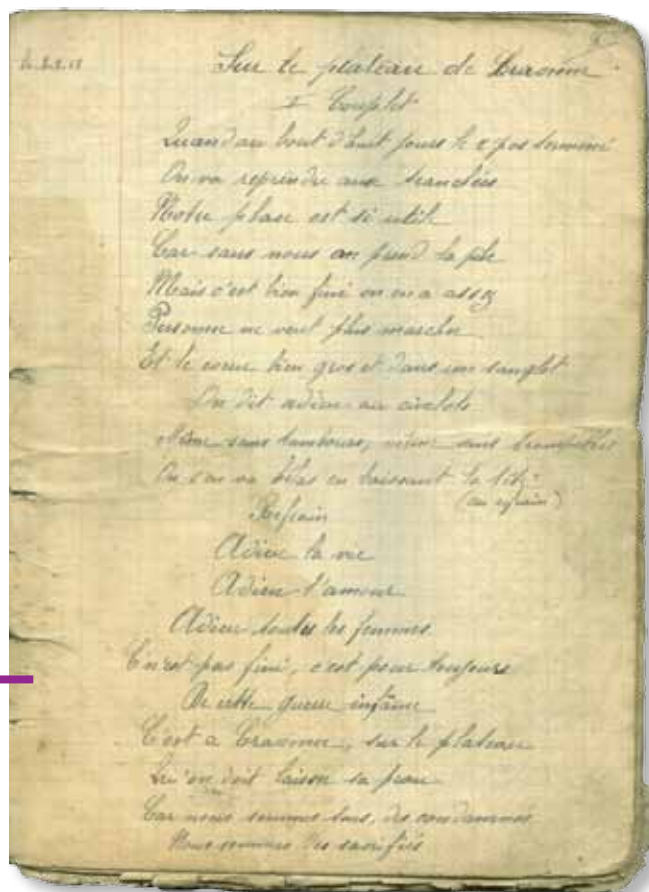
Dans la revue *Commune*, la Chanson de Craonne figurait parmi d'autres "chansons de soldats", plus ou moins antimilitaristes, comme *Le conscrit de Languedoc* (1810) ou *Auprès de ma blonde*, cet archétype de la chanson populaire. Pour cette petite anthologie, Vaillant-Couturier avait écrit un préambule avec cette explication de texte : "La Chanson de Craonne qui a de nombreuses variantes

(chanson de Lorette, de Verdun, etc...) exprime cette sorte de "bolchevisme des tranchées" qui ne demandait qu'à être orienté pour devenir irrésistible." Laissons de côté le jugement que porte le dirigeant communiste sur une chanson qu'il aimerait plus révolutionnaire. Vaillant-Couturier ne se présente, ni comme celui qui aurait écrit la chanson (ce que l'on a parfois affirmé...), ni même comme celui qui l'a recueillie pendant la guerre. Il n'évoque même pas une première publication, en 1919, dans *La Guerre des soldats*, le recueil de souvenirs qu'il avait écrit avec son ami Raymond Lefebvre (1891-1920). Dans un chapitre intitulé justement "La Chanson de Lorette" et signé R. L., Raymond Lefebvre mettait en scène la chanson à la fin de l'hiver 1916 : "On venait d'Artois, on avait passé de longs mois dans la boue et la neige de Neuville-Saint-Vaast..." Il la qualifiait de "complainte de la passivité triste des combattants" tout en critiquant la "mauvaise musique" et les "mauvais vers" de "l'auteur illettré qui la composa sur ce funeste plateau de Lorette où il devait lui aussi laisser sa peau"... Pendant des années, on n'a connu de cette Chanson de Lorette qui avait précédé la Chanson de Craonne que

ce qu'en avait laissé publier la censure, toujours en vigueur en avril 1919, au moment de la parution de *La Guerre des soldats*. Ainsi, dans le refrain final, il n'y était pas question des "troufions qui allaient se mettre en grève" !

Dès la fin du XX^e siècle, ont commencé à sortir d'autres versions complètes où il n'était pas toujours question de Lorette, mais aussi de "Verdun au fort de Vaux", de l'Argonne ou de la Champagne... L'ouverture moins restrictive des archives militaires a donné accès aux lettres interceptées par le contrôle postal avec plusieurs chansons généralement intitulées tout simplement "Sur le plateau". En 1996, le livre de Claude Ribouillault *La musique au fusil* ouvrait de nouvelles perspectives avec les cahiers de chansons où des soldats, et aussi des civils, avaient pendant la guerre, copié des chansons avec au refrain "Adieu la vie, adieu l'amour..." La Chanson de Craonne pouvait entrer dans le champ de la recherche historique.

"Sur le plateau de Craonne",
dans le cahier de chansons de Louis Leclerc
en convalescence à Zuydcoote, janvier 1918.
Coll. Maxou Heintzen.



De la LÉGENDE à L'HISTOIRE

Certaines de ces versions, en particulier celles des archives militaires, étaient datées avec précision : février 1917, elles étaient indubitablement antérieures aux mutineries. Elles comportaient toutes le dernier couplet sur les embusqués des grands boulevards ainsi que le refrain final avec les troufions qui vont se mettre en grève. La genèse en deux temps (les premiers couplets avant 1917, le dernier en 1917) qu'avaient imaginée certains auteurs n'était qu'une fiction¹. Il apparaissait aussi que les localisations ne se succédaient pas chronologiquement et on avait continué de chanter au refrain "Lorette" ou "Verdun", et pas "Craonne", longtemps après l'offensive Nivelle... En août 1976, dans son village de la Haute-Vienne, Léonard Frachet, 82 ans, chantait à cappella et de mémoire "C'est à Verdun au fort de Vaux..." devant le micro que lui tendait un jeune ethnomusicologue, Eric Montbel.

Plus troublante encore, était la présence d'un couplet supplémentaire qu'on ne trouvait pas dans la chanson publiée en 1934 par Vaillant-Couturier. Il y était question de ceux d'en face, des "Boches"...

qui dans une lecture marxiste et internationaliste de la lutte des classes entre "gros" et



Portrait de Paul Vaillant-Couturier.
En publiant les paroles de la
Chanson de Craonne en 1934,
le journaliste et dirigeant communiste
Paul Vaillant-Couturier (1892-1937)
a joué un rôle capital dans la destinée
singulière d'une chanson née dans les
tranchées d'Artois.
Coll. ARAC

1 - Cette fiction est pourtant reprise par Jean-Yves Le Naour dans son récent ouvrage 1917 : la paix impossible, Paris, 2015.
2 - Voir Antoine et Jean-Daniel Destemberg, "La chanson de Craonne chantée avant même l'assaut du 16 avril ?", *La Lettre du Chemin des Dames* n°18 (printemps 2010), p. 11-16.

"purotins" n'avaient pas leur place. A y regarder de plus près encore, il apparaissait que dans la version publiée en 1934 le premier refrain aussi avait été modifié. Au "c'est pas fini, c'est pour toujours.." qui exprimait surtout le fatalisme, la "passivité triste" écrivait R. Lefebvre, avait succédé "c'est bien fini..." comme pour marquer un refus radical et définitif de poursuivre la guerre.

"C'est la chanson née du peuple à la guerre.
Elle est sans chiqué, sans art. Elle est un cri."

Henry Poulaille.

Les poilus n'ont donc pas chanté, pendant la guerre, la chanson telle que l'a publiée Vaillant-Couturier. Certains n'en ont pas moins chanté "C'est à Craonne sur le plateau..." car parmi les versions sorties des archives militaires et des cahiers de chansons, la Chanson est bien là, avec ses quatre couplets et son refrain plus pacifiste qu'antimilitariste. Dans le cahier de chansons de François Court, sous le titre "Les Sacrifiés", elle est même datée du 10 avril 1917, d'avant l'offensive Nivelle avril 1917!² Ce qui signifie qu'avant le jour J finalement fixé au 16 avril, des Poilus anticipaient l'échec. Comme cela avait déjà été le cas, les années précédentes, en Artois, de Champagne et dans la Somme. Seulement cette fois, les "troufions" n'allaient plus seulement menacer de se mettre en grève. Et ils chanteraient aussi *l'Internationale*, le chant révolutionnaire des grèves et des manifestations d'avant la guerre.

Guy MARIVAL

Pour aller plus loin : www.lachansondecraonne.fr est un nouveau site internet labellisé par la Mission du Centenaire, entièrement dédié à la Chanson de Craonne, il présente l'ensemble des versions actuellement connues.



L'ARCHÉOLOGIE RÉVÈLE LES ABORDS DE LA CAVERNE DU DRAGON

Un chantier de fouilles archéologiques réalisé dans le cadre de l'extension du parking de la Caverne du Dragon a permis de mettre au jour des aménagements importants de la guerre de position dans ce secteur stratégique du Chemin des Dames. Les découvertes attestent notamment de la violence des combats qui s'y déroulèrent en 1917.

Dans la SECONDE LIGNE ALLEMANDE

Du 17 août au 10 novembre 2015, le Pôle archéologique du Département de l'Aisne a fouillé une emprise de près de 2 000 mètres carrés dans un champ surplombant la Caverne du Dragon¹. Ce chantier a révélé le caractère stratégique de cette section du front à travers plusieurs aménagements allemands. Lorsqu'ils s'emparèrent de la ferme de La Creute et de sa carrière souterraine en janvier 1915, les Allemands fortifient ce secteur en surface, en tirant parti des avantages du sous-sol. L'emprise fouillée est traversée de deux boyaux qui assurent la liaison entre les tranchées de première et deuxième ligne. Ils correspondent respectivement au *Boyau de Libourne* et au *Boyau de la Creute*, mentionnés sur les plans français de 1917. La tranchée de

deuxième ligne (baptisée *Tranchée du Monument* puis *Tranchée de Libourne*) a été effleurée sur quelques mètres dans sa partie sud. Celles de première ligne sont hors-emprise. S'ils ne sont pas couverts, les aménagements découverts étaient destinés à assurer la circulation des hommes et du matériel. Ils ont été réalisés de façon assez soignée : caillebotis, cunette centrale ou puisard, qui sont autant d'exemples du respect des directives préconisées dans les manuels militaires en usage dans l'armée allemande.

La mise au jour d'un poste d'observation constitue une découverte importante. Ce dernier est situé en bordure sud du plateau. Il consiste en une construction double, destinée à deux occupants : un

1 - Rapport de fouille "Chermizy-Ailles, Bouconville-Vauclair (Aisne), Parking du Musée de la caverne du Dragon", Gilles Desplanque, Claire Benard, Nadège Robin (analyse des restes humains), Noémie Arandel (détermination du mobilier), Kevin Boitelet (détermination du mobilier) et Camille Saout (DAO), Pôle archéologique du Conseil départemental de l'Aisne, Laon, février 2017.

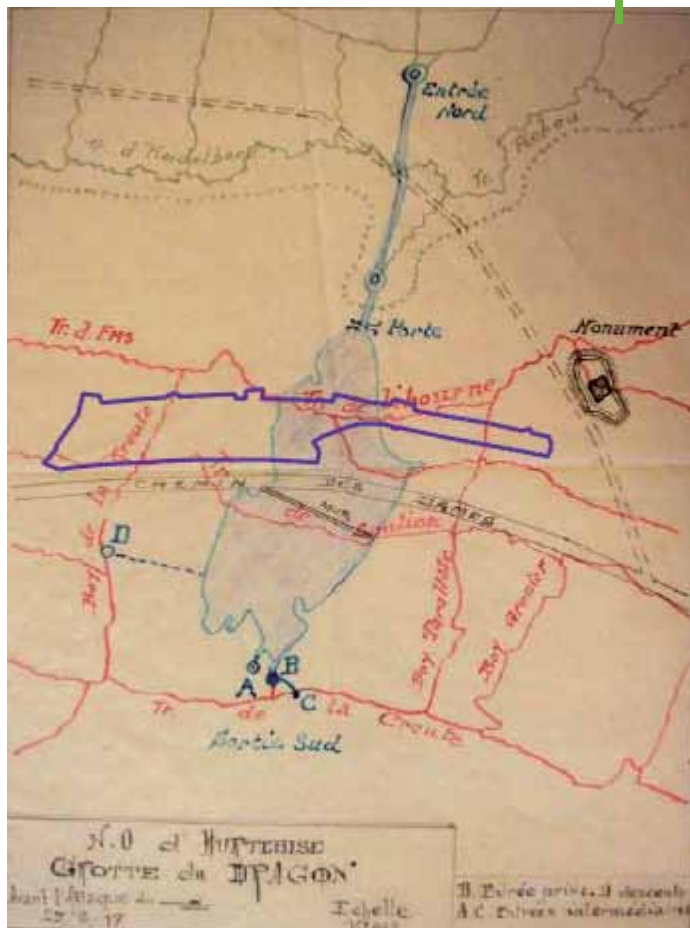
espace exigü, surélevé et bétonné, au sud, dans lequel s'installe l'observateur, un deuxième espace plus vaste, au nord, occupé par un coéquipier qui analyse et transmet les informations reçues. Une carte dressée en octobre 1916 par le 12^e régiment d'infanterie de réserve bavarois montre qu'il s'agit bien d'un poste d'observation (*Beobachtung-Abteilung*). Il est accessible par un boyau couvert qui, depuis le nord, constitue l'accès principal. Il est protégé par une série de trois dalles en béton, recouvertes de terre, cintrées de rails de chemin de fer, eux-mêmes soutenus par des poteaux de bois. Cette construction importante se veut invisible depuis la surface afin de préserver une totale discrétion. Les fouilles prouvent par ailleurs que le boyau souterrain, inconnu des cartes consultées, assurait une deuxième liaison avec le boyau principal. Plus rudimentaire, lui aussi semble avoir été néanmoins intégré dans le dispositif général mis en œuvre par l'armée allemande peut-être en 1916. Ainsi, avant les premiers bombardements liés à l'offensive française du printemps 1917, le poste d'observation et les boyaux qui le drainent, demeuraient totalement invisibles depuis l'extérieur.

Les fouilles ont permis également de découvrir une liaison directe avec la carrière souterraine. Il s'agit d'un couloir sud-nord dont la pente est très marquée. Après avoir marqué un coude à angle droit vers l'est, il permet d'accéder, quinze mètres plus bas, à une salle située dans la partie nord-ouest de la carrière. Probablement réalisés à l'initiative des Français au cours de l'automne 1917, de tels travaux montrent à quel point la maîtrise conjointe du sol et du sous-sol était stratégique dans ce secteur du Chemin des Dames.

Poste d'observation et ses aménagements environnants.
Pôle archéologique du Conseil dép. de l'Aisne.



Carte des positions allemandes à proximité de la Caverne du Dragon, en bleu l'emprise du chantier de fouilles.
Pôle archéologique du Conseil dép. de l'Aisne.



ARMES, MUNITIONS et EQUIPEMENTS

Etant donné la situation du secteur étudié, les vestiges mobiliers en lien avec l'armement ont été particulièrement abondants. Les explosifs ont été retrouvés en quantité importante, impliquant régulièrement l'intervention des démineurs afin d'assurer la poursuite du chantier dans de bonnes conditions. Les obus non explosés sont rarement apparus, contrairement aux grenades non utilisées qui, contenues majoritairement dans l'épaisseur de terre végétale, ont été mises au jour principalement au cours du décapage. Le comblement de la tranchée en a aussi livré une quantité abondante. Une caisse de grenades en place a enfin été mise au jour dans une des salles d'un abri en béton. Les grenades sont de toute nature : grenades à manche, grenades "oeuf", grenades Kugel, et grenades VB françaises... Si aucun comptage systématique n'a été réalisé, les grenades allemandes sont nettement majoritaires. Les munitions destinées à l'usage des fusils, des mitrailleuses et des fusils mitrailleurs sont elles aussi extrêmement abondantes, dont la grande majorité d'origine allemande. Un sac de transport en cuir pour des jumelles périscopiques de type Scherenfernrohr 09 (Carl Zeiss Jena) avec les lentilles de rechange (2 orange/rouges et 2 jaunes), retrouvés dans un abri en béton, confirment l'utilisation de ce site pour l'observation des lignes françaises dans la vallée.

Etui en cuir et verres de rechange pour périscope de tranchée allemand.
Pôle archéologique du Conseil dép. de l'Aisne.



La CONFRONTATION avec les SOURCES

La confrontation avec les sources écrites ou graphiques s'est révélée particulièrement intéressante. Si les documents permettent de contextualiser les vestiges mis au jour, en offrant l'opportunité de déterminer avec précision leur fonction, ils demeurent souvent lacunaires. Pour diverses raisons, les cartes d'époque ne consignent pas toutes les informations relatives à la zone géographique qui en

est l'objet. Pour le secteur qui nous intéresse, les boyaux souterrains n'ont jamais été relevés sur la carte dressée par le 12^e régiment d'infanterie bavarois, par ailleurs très précise, sans qu'aucune explication ne vienne précisément justifier ce phénomène (données secrètes ou conventions cartographiques). L'archéologie permet donc la mise au jour de vestiges demeurés inconnus jusque-là.

Les cartes d'état-major ou plans réalisés pendant le conflit se bornent par ailleurs souvent à utiliser des symboles ou se contentent d'un faible niveau de précision. En outre, elles rendent compte d'un état de la situation à un instant précis. La fouille, de son côté, permet de mettre en évidence des dynamiques. L'enjeu principal consiste donc à articuler la détermination fonctionnelle issue du symbole cartographique avec une réalité archéologique dans toute sa complexité. C'est particulièrement éclairant sur le vestige d'un abri en béton. Sur la seule carte où l'abri est signalé, ce dernier se résume à un cercle localisé à l'extrémité d'un boyau. Si la fouille confirme la fonction de l'édifice, elle documente surtout la manière dont il est construit (matériau, type de liant), les différentes phases d'élaboration (par l'analyse stratigraphique du bâti), la répartition fonctionnelle (espace de repos/de stationnement, couloir de circulation, espace de stockage), ainsi que la façon dont il est investi par les occupants (localisation précise d'un poêle, présence de bouteilles dans un coin notamment).

La DÉCOUVERTE de RESTES HUMAINS

Plusieurs restes humains correspondant à plusieurs corps de soldats décédés sur place ont été trouvés lors des fouilles. La position des ossements retrouvés avec une partie de jambe et des restes vestimentaires, et ceux épars et fragmentés, retrouvés plus à l'ouest, indique qu'il ne s'agit pas ici de sépulture mais probablement de combattants morts sur place. Les ossements retrouvés à l'ouest de l'emprise semblent appartenir à un même individu : un soldat français dont l'âge au décès est estimé autour de 25 ans, selon son équipement et l'analyse du squelette. Celui-ci est très incomplet et une grande partie du corps n'est plus en connexion anatomique, attestant de la violence des bombardements qui ont occasionné la mort ou broyé le corps après décès.

D'autres ossements humains ont été trouvés dans la tranchée d'accès au poste d'observation appartenant probablement à un soldat, dont l'âge n'a pas pu être estimé. N'étant accompagné d'aucun autre élément tels que des restes vestimentaires ou d'armement, il n'a pas été possible de savoir de quelle nationalité était ce soldat. Ces fragments osseux ont probablement été introduits dans le comblement de manière fortuite. Par contre, il semble évident que cette galerie n'était plus utilisée lorsque le corps y a été placé. Elle a été comblée peut-être en partie à cause d'impacts d'obus, qui ont créé des effondrements. Ces fragments de corps humains ont peut-être été amenés avec ces apports de terre liés aux bombardements. Ainsi, il ne s'agit pas ici d'une sépulture, mais d'un segment de corps démembré, pour lequel il n'est pas possible de savoir si cela a entraîné la mort du sujet. Cette partie de corps a subi deux traumatismes. Le premier concerne un arrachement probable de l'avant-bras au reste du corps. Le second est une dislocation du poignet avec le reste de la main. Il n'est pas possible de savoir la chronologie des faits, même s'il semble plus vraisemblable que les deux atteintes aient eu lieu en même temps. Cependant, il est sûr que, lorsque la main s'est retrouvée piégée dans le comblement de la galerie, celle-ci n'était pas décomposée. En effet, on sait que les articulations qui cèdent le plus rapidement, les articulations labiles comme celles des mains, ont un temps de dislocation "naturelle" de seulement quelques



Ossements humains trouvés lors des fouilles.
Pôle archéologique du Conseil dép. de l'Aisne.

semaines. Ainsi, lorsque la connexion est effective, comme ici, le délai entre le moment du traumatisme et le dépôt, probablement involontaire, doit être relativement bref. Des découvertes archéologiques qui montrent l'extrême violence des combats autour de la Caverne du Dragon.

Gilles DESPLANQUE

ADIEU LA VIE, ADIEU L'AMOUR :

UN HOMMAGE EN MUSIQUE

Ils avaient entre vingt et vingt-cinq ans, ils étaient poètes et soldats sur le chemin des dames en 1917. Cent ans après, la scène française met en chanson, dans des orchestrations actuelles, leurs "mots de guerre" dans l'album hommage *Adieu la vie, adieu l'amour*. Une compilation inédite dans laquelle Sanseverino interprète *la Chanson de Craonne*, réalisée par l'association Toccata avec le soutien du Département de l'Aisne et de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale.



Pochette de l'album hommage au Chemin des Dames
Adieu la vie, adieu l'amour.



Sanseverino enregistre la Chanson de Craonne.
Photo F. Guernier

Tous ont répondu présents à la proposition du chanteur axonais François Guernier (auteur de deux albums de chansons sur la Grande Guerre) : Sanseverino, Emma Daumas, Barcella, Ben Ricour, Chloé Lacan, Christian Olivier (Têtes Raides) & Thibaut Garcia, Franck Vandecasteele (Lenine Renaud), Yves Jamait, Balbino Medellin et Toma Sidibé. Ils participent à un album hommage au Chemin des Dames intitulé *Adieu la vie, adieu l'amour*, pour le centenaire de la terrible bataille de 1917. Dans cette compilation de onze titres, Sanseverino interprète *La Chanson de Craonne*, Balbino Medellin chante *La Butte rouge*, seconde chanson d'époque du projet. Les autres artistes interprètent les textes de poètes soldats mis en musique et des créations nées de correspondances de poilus depuis le front. Barcella chante ainsi *Louissette et Ernestine* et Emma Daumas *Cantonnement de novembre*, d'après un texte de Pierre de Lestang, soldat du 327^e RI engagé à Craonne le 16 avril 1917, mort pour la France le 4 août 1917.

Le Chemin des Dames, associé dans la mémoire collective à la *Chanson de Craonne*, est mis à l'honneur par cet album qui doit permettre de rappeler à un large public son histoire à l'occasion du centenaire des événements de 1917. Le magazine de chanson francophone *FrancoFans* soutient le projet en distribuant gratuitement dans son édition d'avril 2017 un exemplaire de l'album accompagné d'interviews d'artistes. Des projets pédagogiques soutenus par l'Académie Charles Cros accompagneront également sa diffusion auprès des plus jeunes. François Guernier, Emma Daumas et Yves Jamait sont en concert le 16 avril 2017 dans le village de Craonne, pour interpréter plusieurs chansons de l'album.

Pour écouter les titres de l'album *Adieu la vie, adieu l'amour*, rendez-vous à partir du 16 avril 2017 sur www.chemindesdames.fr

MÉMORIAL VIRTUEL :

UN 100 000^e NOM SYMBOLIQUE

Ouvert en 2004, le Mémorial virtuel du Chemin des Dames a inscrit le 20 février 2017 son 100 000^e nom. Symboliquement, en cette année de Centenaire, c'est celui de Walter Mohr, un "mort pour la France" né en Allemagne, qui a été choisi. Il a rejoint dans le Mémorial un autre Walter Mohr, un grenadier tué le 25 avril 1917 et inhumé au cimetière militaire allemand de Sissonne (tombe 592).

Né en ALLEMAGNE et MORT pour la FRANCE

"Mort d'une blessure reçue lors de l'attaque de Craonne le 16 avril 1917". Une telle mention pour une médaille militaire accordée à titre posthume avait suffi à attirer l'attention parmi toutes les citations publiées par le Journal officiel après la guerre. D'autant plus que le décoré figurait avec deux noms différents : Mohr Walter (Gaudry Paul). Le second était-il un pseudonyme choisi pour faire oublier un patronyme et un prénom aux consonances trop germaniques ?

L'hypothèse semblait se confirmer avec la consultation du site Mémoire des hommes des "morts pour la France" où deux fiches aux deux noms étaient en ligne. A l'évidence, il s'agissait bien d'une seule et même personne. Même date de décès le 13 mai 1917 à Paris, à l'hôpital auxiliaire n° 23 qui était installé dans les locaux du collège Stanislas, 22 rue Notre-Dame des Petits-Champs. Même grade de sergent, même unité (le 1^{er} régiment d'infanterie qui avait participé à l'attaque de Craonne le 16 avril). Même date et même lieu de naissance : 16 octobre 1869 à Elberfeld, une ville de l'agglomération de Wuppertal à laquelle elle a d'ailleurs été depuis rattachée.

Seules différaient d'une fiche à l'autre les informations relatives au matricule avec un lieu de recrutement qui était tantôt le département d'Oran (Algérie), tantôt le Territoire de Belfort. Une rapide recherche sur le site des Archives de ce département permettait de vérifier que le n° 1325 du recrutement de Belfort en 1889 n'était ni Paul Gaudry ni Walter Mohr, mais un instituteur auxiliaire du nom

de Jules Loviton, né le 17 juillet 1869 à Seppois-le-Haut (alors Haut-Rhin)¹. Le mystère demeurait.

D'Allemagne, arrivait l'acte de naissance de Walter Mohr. Il était bien né le 16 octobre 1869 à Elbersfeld, fils de Carl Julius Albert Mohr, 37 ans, menuisier, et Maria Elisabeth Wupperfeld, 39 ans, sans profession. Mais c'est de Nanterre où Walter Mohr, indiquait sa fiche, était domicilié en 1917 qu'est venue l'explication. Si les tables décennales ne permettaient pas de retrouver trace de la transcription de son décès, elles ne contenaient pas moins de six actes avec le patronyme Mohr ! Une fois les homonymes écartés, il en restait trois qui permettaient de découvrir que Gaudry n'était pas un choix au hasard. C'était le nom de jeune fille de Gastonne Ferdinande Gaudry, 27 ans, que Walter Mohr avait épousée à Nanterre le 7 août 1914, alors que la guerre venait de commencer avec le pays où il était né. Ils étaient domiciliés rue de Colombes, à l'usine des Oxydes métalliques, où ils étaient, elle concierge et lui gardien de nuit.

Deux mois et demi après le décès de Walter, venait au monde une fille posthume, Paule Valentine, qui obtint le titre de "pupille de la Nation", en même temps que deux autres enfants nés Gaudry, Hélène en 1911 et Charles en 1913, qui avaient été reconnus par Walter Mohr le 22 janvier 1914. Reste encore à savoir pourquoi Walter Mohr-Gaudry avait choisi le prénom de Paul pour accompagner son nom d'emprunt...

Caroline CHOAIN et Guy MARIVAL

Remerciements aux services archives-documentation (Isabelle Guichon) et état-civil (Lucile Antonini) de la Ville de Nanterre ainsi qu'à Imke Bellingshausen (Stadtarchiv Wuppertal).

¹ - Archives départementales du Territoire de Belfort, 1R181.
Jusqu'en 1871, l'arrondissement de Belfort faisait partie du département du Haut-Rhin.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **GAUDRY**

Prénoms *Paul*

Grade *Sergent*

Corps *10^e SRA Inf*

N° Matricule. { *15266* au Corps. — Cl. *189*
1325 au Recrutement *Belfort*

Mort pour la France le *13 Mai 1917*

à *L'Hosp. aux. n° 104 (Paris) 6^e arr^t*

Genre de mort *suite de blessures de guerre*

Né le *16 Octobre 1869*

à *Elberfeld* Département *Allemagne*

Arr. municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *J. C.*
par le Tribunal de *Reims*
acte ou jugement transcrit le *registre des*
à *Actes soumis à*
N° du registre d'état civil *Mattepe*
Seine

101-708-1022. [26434]

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **MOHR**

Prénoms *Walter*

Grade *Sergent*

Corps *10^e SRA Inf*

N° Matricule. { *15266* au Corps. — Cl. *1895*
1325 au Recrutement *D'Ornan*

Mort pour la France le *13 Mai 1917*

à *L'Hosp. aux. n° 104/102 Rue D'Ornan Sump à Paris*

Genre de mort *Blessures de guerre*

Né le *16 Octobre 1869*

à *Elberfeld* Département *Allemagne*

Arr. municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *J. C.*
par le Tribunal de
acte ou jugement transcrit le *Domicilie*
à *Nanterre* *Seine*
N° du registre d'état civil

101-708-1022. [26434]

Fiches de mort pour la France de Walter Mohr et Paul Gaudry :
deux fiches de "mort pour la France" pour le même homme !

www.memorial-chemindesdames.fr

En 2004, le Département de l'Aisne a ouvert sur internet un Mémorial virtuel dédié aux morts du Chemin des Dames. Après une phase expérimentale, une version complète, inédite de par son envergure et son caractère interactif, est lancée en 2006. En 2017, le Mémorial virtuel, ce sont plus de **100 000 combattants** recensés (dont 55 049 Français, 38 520 Allemands et 6 254 Britanniques), près de **1 000 documents** collectés (militaires, d'état civil, lettres, cartes postales, carnets, etc.), plus de **1 100 photographies** de combattants (partagées par des internautes) et une moyenne annuelle de **700 000 visites** d'internautes. Une petite communauté de contributeurs actifs apporte chaque année des milliers de nouvelles pierres à l'édifice (création/modification de fiches combattants, envoi de documents, hommages...).

Après la refonte des sites du Portail du Chemin des Dames www.chemindesdames.fr et de la Caverne du Dragon www.caverne-du-dragon.com à l'occasion du Centenaire en **avril 2017**, une nouvelle version du Mémorial virtuel va voir le jour en **2018**. Elle permettra de pérenniser les données et informations recueillies depuis quinze ans. Le Mémorial virtuel sera également consultable dans le nouvel espace d'interprétation du Chemin des Dames dans la Caverne du Dragon. La cartographie occupera une place prépondérante et le partenariat sera renforcé avec les Archives départementales de l'Aisne en matière de sauvegarde et de valorisation des documents.

Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

- > Du 10 avril au 11 novembre 2017 : exposition au sol de la carte IGN "Bataille du Chemin des Dames 1917".
- > **Vendredi 14 avril 2017**, installation d'un bureau de poste "premier jour" du double timbre-poste du Centenaire de la bataille du Chemin des Dames.
- > Circuit découverte du Chemin des Dames en bus, les **13 et 20 avril 2017**, puis chaque **jeudi en juillet et août**, à 14 h.
- > Visite à vélo du Chemin des Dames, les **23 avril, 7 mai et 4 juin 2017**. Sur réservation.
- > Visite thématique "*L'artillerie spéciale à l'assaut du Chemin des Dames*", **dimanche 14 mai 2017**, départ à 14 h.
- > **Cérémonie du Centenaire de la reprise de la Caverne du Dragon, dimanche 25 juin 2017**, à 10 h30.
Visite thématique à la découverte des abords de la Caverne du Dragon, à 14h. Conférence de Thierry Hardier sur les creutes du Chemin des Dames, à 17h.
- > Visite en bus "Les villages oubliés", à la découverte des villages disparus du Chemin des Dames, **dimanches 16 juillet et 13 août 2017**, départ à 14h.
- > Exposition "Le Rugby et la Grande et la Grande Guerre", du **1^{er} au 30 septembre 2017**.
- > Visite du fort de La Malmaison **tous les 4^e dimanches de chaque mois** à 10h30 et 14h30.

Le Chemin des Dames. Photo F. Viltart / CD02.



- > **Chaque mercredi et samedi à 14h** : visite guidée ludique à l'attention des 6-12 ans : "A la recherche du Dragon", sur réservation.

Infos et réservations au 03 23 25 14 18
www.caverne-du-dragon.com

Musée de Vassogne

- > Exposition : "Paysages de la reconstruction", du **1^{er} avril 2017 à décembre 2018**.

www.outilsvassogne.fr

Fort de Condé

- > Exposition : "Sapeurs-pompiers dans la bataille 1817-1917", du **15 avril au 15 novembre 2017**.
- > Du **29 avril au 30 juin 2017**, exposition : "#Grande Guerre", des élèves face à la Première Guerre mondiale.
- > **Samedi 24 juin 2017** : Soirée de lumière et de feu
- > **16 et 17 septembre 2017**, ouverture et animations pour les journées du Patrimoine

www.fortdeconde.com

Abbaye de Vauclair

- > **14 mai 2017** : visite guidée de l'abbaye dans le cadre des "rendez-vous de l'Histoire" du Pays de Laon, à 15h.
Réservation au 03 23 27 76 76
- > **28 mai 2017** : "L'abbaye de Vauclair commémore le centenaire" : l'évêque de Soissons, Mgr Renault de Dinechin, célèbre une **messe aux morts du Chemin des Dames**.
- > Visite du jardin botanique tout l'été
Permanences le week-end de 14h à 18h.
Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02

www.abbaye-vauclair.fr

